

Le point

À bas les scientifiques!



JEAN-PIERRE ROGEL

Agence Science-Presse

collaboration spéciale

Lorsque j'ai entendu annoncer, sur les ondes d'une station de radio locale, que « plus de 3 000 scientifiques sont attendus en fin de semaine à Montréal pour l'ouverture du quatrième congrès international de biologie moléculaire », j'ai grincé des dents, une fois de plus.

Cinq minutes plus tôt, j'avais rageusement jeté mon horaire de télévision, après avoir lu qu'on m'invitait à regarder une interview avec « une scientifique reconnue mondialement pour ses études sur les bélougas ». Non, pas encore ce mot, par pitié!

Dans ce contexte, il s'agit d'un anglicisme flagrant, malheureusement assez courant au Québec. On ne devrait pas dire ou écrire « scientifique », mais « scientifique », ou « chercheur ». Bon, voilà qui est écrit en toutes lettres, noir sur blanc!

L'espère que ma sainte colère linguistique se rendra jusqu'à Ottawa, capitale du bilinguisme flottant. Depuis quatre ou cinq ans, il me semble que le mot « scientifique » s'est répandu à une vitesse phénoménale au sein de la fonction publique fédérale. Un bon tiers des chercheurs des ministères ou du Conseil national de recherches à qui il m'arrive de parler l'utilisent spontanément, sans aucun complexe. Certains députés ou ministres s'obstinent à l'employer lors de déclarations publiques, et je l'ai vu se faufiler, ce mot infâme, jusque dans des communiqués officiels de notre bon gouvernement...

Une idéologie ambitieuse

Cela est d'autant plus rageant que les mots « scientifique » et « scientifique » existent bel et bien en français. Ils ont un sens précis, et ce n'est pas du tout celui de « personne spécialiste des sciences » que veulent leur donner nos fossoyeurs du bilinguisme. Le scientifique est une école de pensée qui soutient que tous les problèmes peuvent être résolus par la science. Cette école est née lors des débats philosophiques sur la nature du savoir, au 18^e siècle en Europe, et c'est, en fait, une doctrine philosophique bien connue.

Mais c'est aussi une façon de penser plus ou moins consciemment exprimée comme telle. L'historien français des sciences Pierre Thuillier la définit ainsi: « C'est l'attitude pratique fondée sur les trois articles de foi suivants: *primo*, la science est le seul savoir authentique (et donc le meilleur des savoirs...); *secundo*, la science est capable de répondre à toutes les questions théoriques et de résoudre tous les problèmes pratiques; *tertio*, il est donc légitime et souhaitable de confier aux experts scientifiques le soin de diriger toutes les affaires humaines. »

L'universitaire français prend soin de préciser qu'il s'agit là du scientisme sous sa forme pure, et que dans la réalité, on en voit plutôt des formes atténuées ou masquées. Mais, ajouté-t-il, n'est-ce pas l'idéologie montante de nos jours, celle qui envahit toutes les couches de nos sociétés et nous conduit droit à une scientocratie généralisée?

La question mérite qu'on s'y arrête. Déjà, on peut facilement repérer autour de nous — et dans les médias! — une survalorisation des experts scientifiques. Les politiciens, et les hommes d'affaires sont continuellement mis en doute, les chercheurs, eux, restent

« crédibles ». Ne détiennent-ils pas le savoir objectif, désintéressé? Qu'on les consulte et ils nous donneront des réponses!

Le règne des experts

C'est ainsi qu'on voit des chercheurs spécialisés dans des domaines très pointus donner leur opinion sur des questions sociales très complexes, sans que personne ne précise que cette opinion n'a pas vraiment plus de valeur — au niveau de ce qui fonde la conduite d'un individu — que celle du premier quidam qu'on arrête dans la rue. Il est vrai que beaucoup de scientifiques refusent, autant par honnêteté intellectuelle que par modestie, d'entrer dans ce jeu social. Mais beaucoup d'autres se livrent volontiers à ce jeu, parfois avec un cynisme calculé.

Par ailleurs, on peut remarquer que la science et la technique sont vues de plus en plus comme les moyens passe-partout de régler les problèmes — tous les problèmes. A ce titre, l'univers de la publicité est à la fois une caricature et un révélateur de tendances. Cuvettes de toilettes, savons pour machines à laver, gestion des entreprises, « développement personnel », il n'y a rien qui ne puisse être examiné scientifiquement et résolu de la même façon.

Quelques appareils de mesure, deux ou trois effets de laser, trois flashes d'ordinateur et la solution sort, toute prête. Servie par un monsieur en blouse blanche ou en costume, mais qui a toujours l'air d'un « expert ». Même la politique, jadis si irrationnelle, n'échappe pas à cette tendance: sondages et sondages « scientifiques » se succèdent, faiseurs d'images nous expliquent leurs « recettes »...

Un nouvel impérialisme

Au nom de « la science », les experts de tout acabit qui surgissent partout remplacent progressivement les anciens détenteurs du pouvoir moral et social. Le thème est connu: plus de curés, mais des sexologues; plus de politiciens, mais des technocrates des sciences politiques.

Mais au-delà de ce phénomène, c'est à une sorte d'impérialisme ou de colonialisme auquel nous assistons. « La science a une grande puissance d'expansion, observe Mario Bunge, professeur de philosophie à l'université McGill. Elle occupe des territoires antérieurement occupés par les humanités — tels que l'anthropologie et la psychologie — et explore continuellement de nouveaux territoires. »

C'est ainsi qu'une confiance dogmatique en la science s'installe, menant à l'élitisme et au technocratisme. Le sens critique populaire s'asphyxie, les procédés antidémocratiques risquent de s'installer. Mais nous nous bernons nous-mêmes en laissant ce nouveau pouvoir à la science et aux chercheurs. Il faut revenir au fondamental: la science expérimentale n'est qu'un type de savoir, certes très utile et très efficace, mais ce n'est pas la seule façon d'appréhender le réel.

Pour garder les choses en perspective, souvenons-nous que l'art et la religion, notamment, sont deux autres voies du savoir qui ont servi l'humanité, depuis la nuit des temps. Et surtout, rappelons-nous qu'il est impossible de fonder nos valeurs et nos comportements individuels sur la science. Celle-ci n'a strictement rien à nous dire sur l'orientation de nos choix personnels les plus importants (même si elle a beaucoup à nous proposer quant aux moyens pour les réaliser). Je soumets que le scientisme, qui prétend le contraire, est une philosophie sociale ambitieuse et dangereuse, dont il faut surveiller les manifestations ouvertes ou cachées. Non au scientisme!



TELEPHOTO AP

Le Dr George Emil Palade, pionnier de la biologie cellulaire.



LASERPHOTO AP

Les Dr Michael Brown et Joseph Goldstein: élucider le métabolisme du cholestérol.



Le Dr Susumu Tonegawa a levé le voile sur les subtiles procédés de notre système immunitaire.

TELEPHOTO REUTER ET UPI

Quatre prix Nobel à Montréal

Début aujourd'hui du 4^e congrès international de biologie cellulaire



CAROLE THIBAUT

Quel domaine de la recherche peut réunir à Montréal quatre prix Nobel au cours du même congrès? Celui de la biologie cellulaire, qui permet d'explorer un univers infini au sein d'une petite cellule. Le quatrième congrès international de biologie cellulaire ouvre aujourd'hui ses portes au Palais des Congrès de Montréal. D'ici à vendredi, des centaines de

scientifiques en provenance de 56 pays feront état des découvertes récentes en la matière.

« La biologie cellulaire est une discipline qui fait fi des chasses-gardées professionnelles, affirme le Dr Gaston Chevalier, président du comité organisateur local du congrès. Outre les biologistes, de nombreux physiciens et chimistes ont apporté à la biologie cellulaire d'inestimables contributions. »

Ceux qui ont étudié la reproduction des oursins de mer, il y a 40 ans, ne se doutaient pas que leurs travaux nous serviraient un jour à faire de la fécondation *in vitro*. Sans les pas de géants réalisés en biologie cellulaire depuis 40 ans, la fécondation artificielle,

les nouvelles variétés végétales, l'insuline humaine synthétique et les traitements anti-cancéreux modernes n'existeraient pas.

Tous les êtres vivants sont formés de cellules: tant les humains que les plants de tomates ou les amibes. « La biologie cellulaire nous fait sentir notre lien de parenté avec les autres organismes vivants, souligne le Dr Chevalier. Les mécanismes d'intoxication à l'aluminium, par exemple, sont les mêmes pour les cellules du poisson, que pour celles de l'humain. »

Autre exemple: les mitochondries, ces organites par lesquels la cellule respire, sont presque les mêmes chez la plante que chez

l'humain. Cette structure de la cellule a été fidèlement conservée au cours de l'évolution et de la diversification des êtres vivants.

Un pionnier: George Palade

Un des pères de la biologie cellulaire est le Dr George Emil Palade, d'origine roumaine, occupant maintenant à l'Université Yale (Connecticut). Il animera un symposium mardi soir. Le Dr Palade a reçu en 1974 le prix Nobel de physiologie et de médecine, conjointement avec les Dr Albert Claude et Christian Dedue.

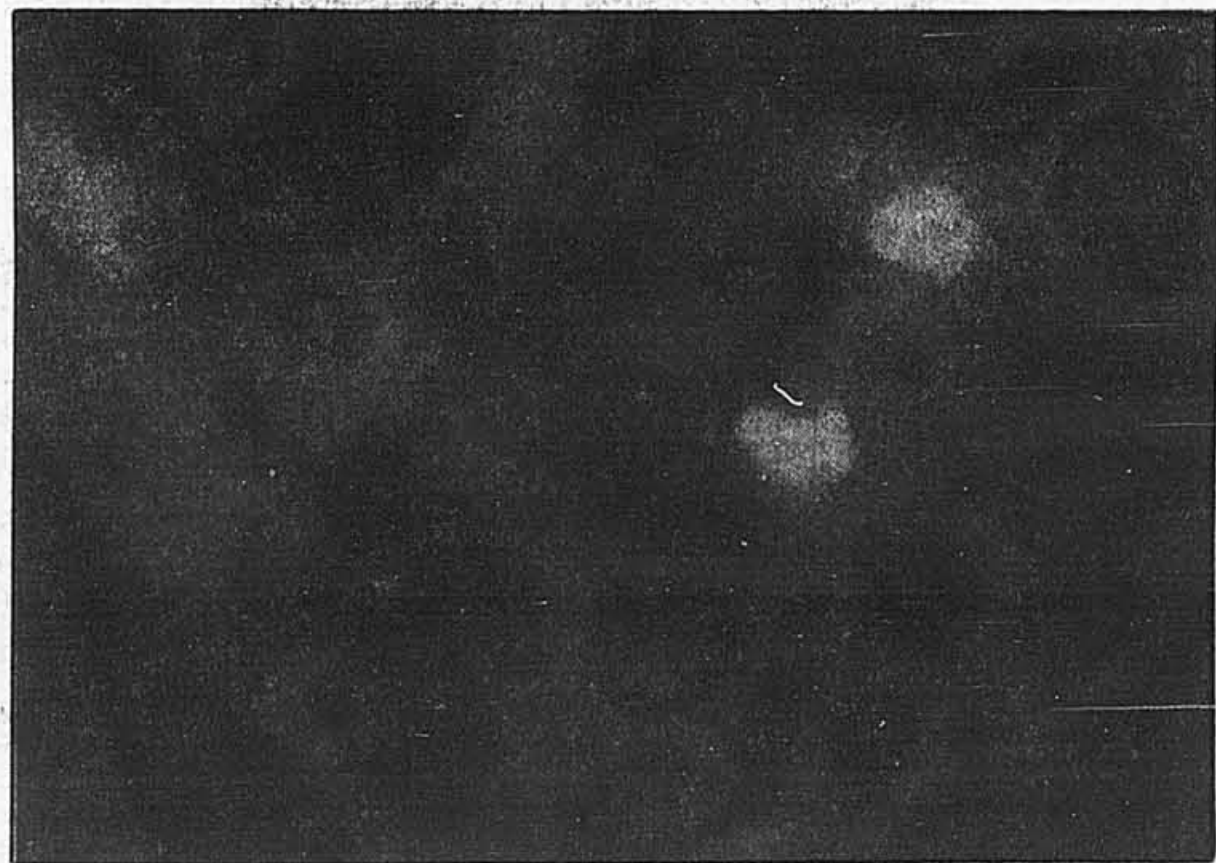
Ces chercheurs sont les pionniers de la biologie cellulaire, ceux qui ont fait connaître au reste de la communauté scientifique l'importance de ce champ.

« Entre 1955 et 1970, ils ont isolé les constituants de la cellule. Avec des moyens aussi simples que l'observation au microscope et la centrifugation, ils ont inventorié le contenu de ce microcosme. Ils ont été les cosmonautes du monde cellulaire », affirme le Dr Chevalier.

Actuellement, la biologie cellulaire passe de plus en plus à un stade sub-microscopique. « La biologie cellulaire est devenue la biologie moléculaire, soutient Gaston Chevalier. On travaille sur les protéines, le matériel génétique, les lipides, les électrolytes. La technologie d'analyse est de plus en plus fine et de plus en plus spécifique. On peut maintenant espérer cartographier tout le génome humain, c'est-à-dire localiser chaque caractère héréditaire exprimé par chacun des 50 000 gènes distribués sur nos 46 chromosomes. »

La cartographie des 46 chromosomes qui contiennent le bagage génétique humain n'est plus maintenant une question de défi technique. Elle relève plutôt d'une décision collective d'y consacrer une certaine somme de travail et d'argent. On estime qu'il faudrait moins d'argent pour cartographier le code génétique hu-

VOIR QUATRE PRIX EN B 4



Deux noyaux cellulaires colorés orange se séparent à l'intérieur de la cellule. Grossies environ 1 000 fois, ces images sont obtenues par une technique de biologie cellulaire, l'immunofluorescence.

Êtes-vous un bon acétylateur?

Êtes-vous un bon acétylateur? C'est la question que le Dr W. Kalow, de Toronto, pose à certains patients avant de leur prescrire des sulfonamides. Pour y répondre, il leur fait boire une bonne tasse de café... radioactif.

La caféine est métabolisée dans le foie, où elle se transforme en un composé « acétylé », dont la toxicité est désamorcée par l'ajout d'un petit morceau de molécule nommé « acétyl ». Le test a pour but de mesurer la capacité du foie à « acétyler ».

Cette capacité varie d'une population à l'autre et d'un individu à l'autre. Beaucoup de médicaments, dont les sulfonamides, demandent au foie de réaliser cette opération. Si le foie n'est pas un bon acétylateur, mieux vaut alors se rabattre sur un autre type de médicament.

Nos cellules ont bien des mécanismes, outre l'« acétylation », pour se défendre contre les agressions de l'environnement. Sur les 52 symposia qui ont lieu cette semaine au quatrième congrès de biologie cellulaire, quatre portent sur les mécanismes de défense cellulaire. Ce domaine touche non seulement les maladies environnementales mais aussi le cancer, et particulièrement le vieillissement.

Sinistre cadmium

Le Dr Gaston Chevalier, directeur de TOXEN, le Laboratoire de recherche en toxicologie de l'environnement de l'UQAM, poursuit entre autres projets une recherche sur la réaction de nos cellules au cadmium.

Le cadmium est un des métaux polluants les plus inquiétants de

notre environnement. La cigarette en contient un micro-gramme par unité. Les pluies acides nous en aspergent régulièrement. Du côté industriel, les travailleurs qui font du placage électrolytique

s'y trouvent particulièrement exposés.

La réactivité biochimique de ce métal est très grande et sa demi-vie dans l'organisme varie entre 10 et 15 ans. Autrement dit, il

faut 10 à 15 ans à l'organisme pour éliminer la moitié du cadmium absorbé par une vole ou une autre, c'est-à-dire par la respiration ou par la diète. Il en résulte que cet élément s'accumule dans l'organisme. S'il atteint une certaine quantité critique, il attaque sélectivement le foie, les reins et les testicules.

Les empoisonnements au cadmium ont causé un drame écologique au Japon, lors de l'épisode connu sous le nom de Itai-Itai, aussi célèbre que les intoxications au mercure de Minamata. Itai-Itai pourrait se traduire en français comme « ouïlle ouïlle ». Peu après la deuxième guerre mondiale, toute une population d'une région au nord du Japon a été contaminée par une source d'eau « potable » contenant du cadmium. Une étude d'envergure terminée en 1962 fait état de nombreux cas de fragilité des os, de reins endommagés, d'ostéoporose chez les gens ayant demeuré dans la région pendant une trentaine d'années ou plus.

La dose-effet

Le travail des toxicologues consiste à rechercher ce qu'on appelle la « dose effet », soit la concentration limite de cadmium qui ne donne apparemment aucun effet négatif après quelques années d'exposition. A partir de la dose-effet, on pose la plupart du temps qu'une concentration 100 fois plus faible est sécuritaire en milieu de travail.

Par exemple, jusqu'à maintenant, on a déterminé que la dose-effet de cadmium chez le rat était de 5000 micro-grammes par mé-

VOIR ÊTES-VOUS? EN B 4

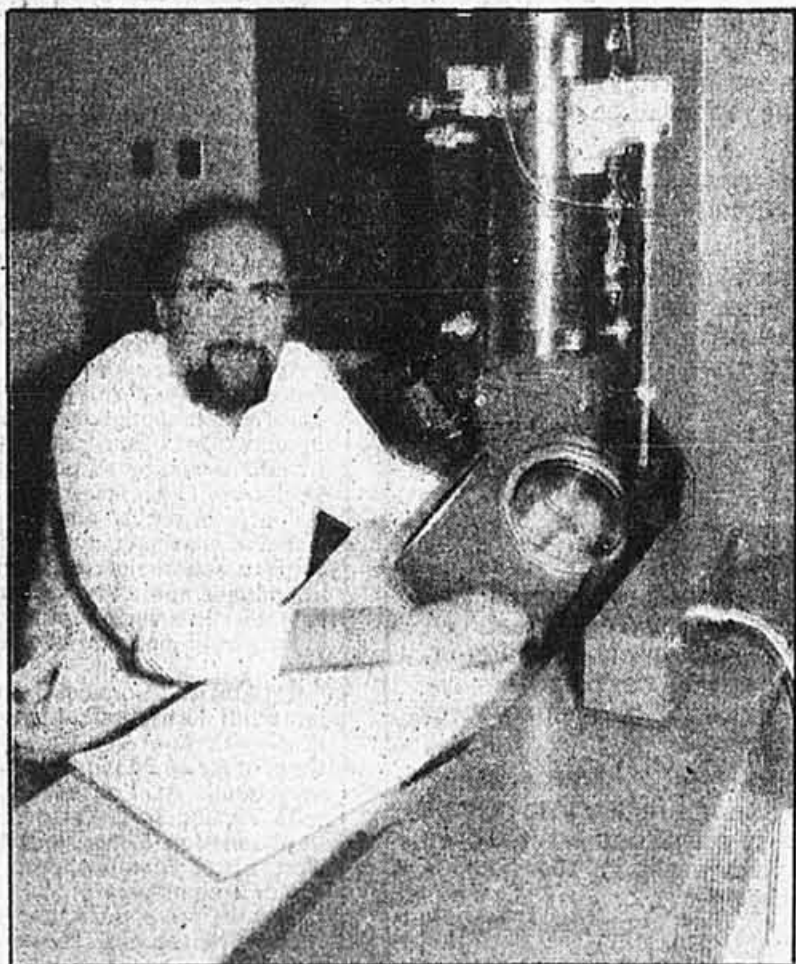


PHOTO JEAN GOUPI, La Presse

Le Dr Gaston Chevalier, directeur de TOXEN, le Laboratoire de recherche en toxicologie de l'environnement de l'UQAM.

Le Météosat est opérationnel

Agence France-Presse
PARIS

Le nouveau satellite météorologique européen Météosat P2 lancé le 15 Juin de la base de Kourou (Guyane française) par une fusée Ariane, a rejoint sa position définitive au-dessus du golfe de Guinée et exécute ses missions, a annoncé hier l'Agence spatiale européenne (ESA).

Les satellites Météosat prennent des images de la Terre, disséminent des données météorologiques et collectent des données sur l'environnement.

Météosat P2 est le troisième et le dernier du « programme Météosat pré-opérationnel » qui est la contribution de l'Europe au système mondial d'observation météorologique.

Le lancement du premier satellite du « programme Météosat opérationnel », MOP 1 est prévu pour janvier 1989, indique-t-on à l'ESA.

Les Météosat sont lancés pour Eumetsat, l'organisation européenne mise sur pied pour exploiter des satellites météorologiques.

Paul Desmarais
président du conseil
d'administration

Roger D. Landry
président et éditeur

Claude Masson
éditeur adjoint

Marcel Desjardins, directeur de l'information
Alain Dubuc, editorialiste en chef

Éditorial

Prévenir et guérir

Faut-il faire participer les travailleurs au financement de la Commission de la santé et de la sécurité du travail (CSST)? L'Association des manufacturiers canadiens vient de relancer le débat: elle estime que les employeurs doivent continuer à assumer seuls le versement des primes.

La CSST maintiendrait ainsi son rôle de protéger les employeurs contre des poursuites abusives tout en indemnisant les employés qui souffrent de maladies ou d'accidents liés à leur travail. Pour l'AMC, une contribution des travailleurs ouvrirait la porte à des poursuites d'employeurs par des travailleurs accidentés. La raison d'être de la CSST serait ainsi remise en question.

Le Conseil du patronat du Québec n'est pas du même avis. Son président, M. Ghislain Dufour, réclame une participation des travailleurs à 25 pour cent des coûts du régime. Il estime qu'il est bon que les travailleurs aient une idée de ces coûts. Par ailleurs, il fait remarquer que, même avec cette contribution, les employeurs continueraient à assumer entièrement la responsabilité des accidents du travail et des maladies industrielles. En effet, l'augmentation des dépenses de la CSST résulte souvent de programmes à caractère social qui ne sont pas directement liés aux maladies et aux accidents.

La CSST se trouve dans la même situation que l'Assurance-chômage. À l'origine, les deux organismes étaient censés fonctionner selon les principes de l'assurance: les primes doivent permettre de provisionner une dette actuarielle et l'accumulation des déficits ne devrait pas être tolérée. Mais les deux ont accumulé des déficits parce que les gouvernements leur ont attribué des tâches qui sortent de leur mandat originel et qui ne sont pas du tout des risques assurables. Ainsi l'Assurance-chômage n'est plus exclusivement concernée par le chômage occasionnel et de courte durée; de son côté, la CSST doit aussi s'occuper de la prévention des accidents et des maladies ainsi que du retrait préventif.

Il y a beaucoup de bon sens à demander à la CSST de s'occuper de la prévention des accidents et des maladies reliées au travail; elle est bien placée pour constater les méfaits du manque de prévention et de trouver les meilleurs moyens pour rendre le lieu de travail plus sûr et plus salubre. Mais doit-on exiger qu'elle utilise les primes qu'elle perçoit pour financer ce travail? C'est un peu comme si l'on demandait à la Régie de l'assurance automobile du Québec de financer toutes les études sur la sécurité des automobiles et du réseau routier québécois.

La présidente de la CSST, Mme Monique Jérôme Forget, mise sur la prévention pour rétablir plus d'ordre dans la gestion. Il est certain que l'amélioration des conditions de travail profiterait autant à la santé financière de la CSST qu'à la santé des travailleurs. Il serait toutefois normal de séparer strictement la prévention de l'indemnisation, notamment sur le plan du financement. On pourrait alors faire participer les employés au financement de la prévention. Cela soulignerait ainsi que la prévention des accidents et des maladies du travail et, d'une façon générale, l'amélioration des conditions de travail exige un haut degré de coopération sur toute la ligne entre employeurs et employés.

Frédéric WAGNIÈRE

Turner et les REA

À quelques jours de sa rencontre de mardi avec le premier ministre du Québec, le chef libéral John Turner vient encore une fois de se mettre les pieds dans les plats.

En insinuant que M. Robert Bourassa n'avait peut-être pas compris la portée du traité de libre-échange entre le Canada et les États-Unis, M. Turner insulte son collègue québécois aussi libéral et, par lui, la population majoritaire qui l'a élu.

Par délicatesse, le chef libéral fédéral aurait pu à tout le moins patienter 96 heures pour formuler ses remarques directement à l'oreille de M. Bourassa.

Une autre stratégie ratée pour M. John Turner.

Sur le fond, son avertissement est peut-être utile quoique M. Turner base ses observations sur un document d'interprétation de l'accord de libre-échange et non sur le contenu du traité lui-même.

Le traité pourrait-il mettre en danger le Régime d'épargnements (REA) du Québec, pour ce qu'il en reste?

MM. Bourassa et Parizeau, le père des REA, ont sans doute effectué les vérifications financières et juridiques requises avant de se prononcer en faveur de l'accord.

D'ailleurs, dans un article publié hier sous la signature du journaliste Jean Poulin, il était indiqué que les maisons québécoises de courtage ne sont nullement inquiètes de l'avenir des stimulants fiscaux au lendemain de l'approbation définitive du traité par les deux pays.

Par leurs déclarations intempestives, les politiciens ont le don d'insécuriser les gens, en l'occurrence les petits épargnants.

Si M. Turner possède des faits qui justifient son inquiétude face aux REA, il doit les révéler. Lancer une déclaration incendiaire sans l'approfondir déçoit et suscite même un manque de confiance envers l'élu qui en est l'auteur.

Que monsieur Turner soit un farouche adversaire du libre-échange se comprend. Qu'il se dise prêt à détruire le traité une fois au pouvoir, c'est son privilège si la population épouse sa cause.

Mais, à force de faire appel au Bonhomme Sept-Heures pour faire peur au monde, il risque de ne plus être cru.

En tant qu'ex-ministre des Finances dans le gouvernement Trudeau, qu'homme d'affaires et financier de Bay Street, que chef d'opposition qui ambitionne de devenir le prochain premier ministre du pays, M. Turner doit tenir des propos responsables lorsqu'il aborde un sujet majeur et aux conséquences nombreuses comme le libre-échange.

M. Turner a hâte que les élections soient déclenchées. Il joue sa tête sur le libre-échange. Espérons que sa demande répétée au premier ministre d'en appeler au peuple sera exaucée bientôt car il est visiblement dépourvu de munitions pour poursuivre les débats à la Chambre des communes.

Claude MASSON



Reprise 5-2-87

(Droits réservés)

TRIBUNE LIBRE

Une requête extraordinaire

■ « Les 25 supérieurs de la Fraternité Saint-Pie-X (incluant l'abbé Jacques Emely) ont réclamé l'excommunication dans une lettre ouverte au cardinal Gantin de Rome. »

Telle est l'étonnante nouvelle que tout le monde a pu lire récemment dans un quotidien de Montréal. Pour rien au monde, nous ne voudrions être excommuniés. (Être excommunié, c'est être mis à la porte.) Nous souhaitons donc vivement que nos amis, les 25 supérieurs, se voient miséricordieusement refusés par Rome. (...)

Depuis bien des années, plusieurs fois chaque jour, nous répétons la demande des anciennes litanies: *Ab insidiis diaboli, libera nos, Domine.* « Des embûches du diable, délivrez-moi, Seigneur. (...) »

Jésus disait aux fils de Zébédée: « Vous ne savez pas ce que vous demandez. En écrivant au cardinal Gantin pour solliciter la faveur de l'excommunication, les 25 savent-ils ce qu'ils demandent? »

(...) Si les accusations portées contre Vatican II étaient fondées, ne serait-ce pas étonnant que les milliers d'évêques du monde entier (l'Église enseignante) ne s'en soient pas rendu compte autant et mieux que la Fraternité de Saint-Pie-X (l'Église enseignée)?

S'il s'agit de savoir où se trouve la vérité, n'est-ce pas à l'Église enseignante (assistée de la-haut jusqu'à la consommation des siècles pour être le soleil qui éclaire), n'est-ce pas à cette grande Église qu'il faut s'adresser plutôt qu'à l'Église enseignée (assistée pour accepter humblement la lumière)?

La Fraternité traditionaliste croit-elle (comme le veut la plus ancienne et la plus authentique tradition) que, de par la volonté expresse du Fondateur-Dieu, il y a, dans ce monde, une Église enseignante et une Église enseignée? Sait-elle qu'elle n'est pas l'Église enseignante et, qu'en conséquence, elle n'est pas qualifiée pour dire à l'Église enseignante ce qu'elle doit enseigner?

Avec les langues de feu de la Pentecôte et les autres (les invisibles qui planent au-dessus des conciles) c'est l'Esprit-Saint qui a voulu se charger en personne d'éclairer l'Église éclairante.

Tout cela (Église enseignante, Église enseignée, obéissance au pape, soumission aux conciles) nous semble à inscrire dans la tradition beaucoup plus que le latin et la messe de saint Pie V.

(...) Aux traditionalistes d'aujourd'hui, Jésus dirait, croyons-nous: « Ne jurer que par le latin et la messe de saint Pie V et se moquer de l'obéissance à mon Vicaire sur la Terre et de la soumission à mes conciles, c'est filtrer le moucheur et avaler le chameau. »

Si vous prétendez que nous n'avons rien compris et que votre objection majeure, ce n'est

ni le latin ni telle ou telle messe, mais le modernisme de Vatican II et son protestantisme, nous répondons que c'est là votre opinion. Nous voudrions des preuves, des preuves qui prouvent.

Des pas instruits dans les choses de la théologie nous ont demandé notre avis. « Est-il exact, disent-ils, que Vatican II soit un grand malheur et qu'il faille pleurer toutes ses larmes sur la pauvre Église en agonie? »

En réponse, nous avons cité le jugement porté sur Vatican II par un éminent catholique laïque qui assistait aux séances du concile. Dans son livre: *Le Paysan de la Garonne*, Jacques Maritain écrit: « Je me tourne d'abord vers la sainte Église visible, l'Église catholique romaine qui a clôturé, le 8 décembre 1965, son deuxième Concile du Vatican... En regardant l'Église, je plie les genoux en profondes actions de grâce. De tout ce que le concile a décrété et accompli, je rends grâce. »

Suivent 6 longs paragraphes qui commentent tous par les mots « On exulte », « On exulte de penser que », « On exulte de penser que ». Nous sommes certains que les Trois dans les cieus signeraient sans hésiter ces « On exulte ». De même les onze choisis par Jésus. Pas le douzième, hélas! Le douzième a opté, lui aussi, pour la séparation.

Maurice LAMARCHE, S.J.
Collège Jean-de-Brébeuf

Le Danube en vélo

Lettre ouverte au maire Doré,

■ Lors d'un voyage en Autriche, j'ai eu l'occasion de visiter la fameuse et extraordinaire ville de Vienne. À ma grande surprise j'ai pu traverser le Danube par une piste cyclable aménagée sur un pont où l'on retrouvait aussi un trottoir pour piétons, une voie de métro et finalement des voies de circulation pour automobiles. Si on peut traverser le Danube en vélo alors pourquoi pas le Saint-Laurent?

Jean-Pierre PANET
Montréal

Un autobus en folie

■ Ça se passe sur la route 15. À bord de deux camion-bus, un groupe d'handicapés, des moniteurs et moi-même sommes en route pour Ste-Agathe. Je suis au volant du second véhicule. L'activité de la journée: une excursion en bateau.

La route se fait sans problème jusque-là. De la voie rapide je passe à l'autre voie afin de laisser passer un autobus qui semble pressé. Cet autobus me dépasse en trombe, puis rejoint l'autre camion-bus qu'il talonne à quelques pieds du pare-chocs.

Le conducteur du camion-bus d'en avant est dans l'impossibilité de céder le passage puisque la voie moyenne est occupée par une lignée de véhicules. L'autobus colle vraiment de très près, il y a urgence. Dans le camion-bus que je conduis, c'est le silence. Au volant de l'autre, Peter Franco est un conducteur expérimenté qui n'en est pas à son premier « DUEL » avec un autobus conduit de façon dangereuse.

Cette chasse dure deux bonnes (et très longues) minutes avant que Peter ne réussisse à faire prendre la voie moyenne à son véhicule. L'autobus poursuit sa chasse. Je n'en crois pas mes yeux, et nous ne sommes pas au cinéma.

Je reprends la voie rapide et décide de les rejoindre. Je m'attends au pire. Après quelques autres longues minutes l'autobus laisse sa proie, reprend la voie rapide, puis disparaît. Au même moment une affiche annonce que la voie est en construction quelques kilomètres plus loin.

Pris dans une circulation immobilisée en deux lignes, nous progressons une ligne à la fois à pas d'escargot. L'autobus chasseur que j'ai repéré dès mon arrivée dans la ligne d'attente fait l'objet d'un souhait de ma part qui se réalise.

Arrivé à ses côtés j'ouvre les portes battantes du camion et lui demande avec des gestes d'ouvrir sa fenêtre, ce qu'il fait. Mon propos est sur le seuil de la politesse et comprend les mots « conduite dangereuse », « mes passagers », « ... et les vôtres? ». Mes propos s'achèvent sur cette question:

— Mais qu'est-ce que vous a pris?

— Ben... y étaient dans mon chemin...

Sa fenêtre s'est toute de suite refermée et les bras me sont tombés. Une réponse simple pour répondre d'une conduite non moins simple.

Voici les coordonnées du conducteur fautif. Ça s'est passé entre 10 h 45 et 11 h 15, mercredi le 27 juillet. L'autobus, appartenant à la Cie Limocar Laurentide Prévost, est immatriculé A9683. Son no de flotte: 828094.

Qui sait dans quel état se pratique la conduite de ces véhicules aujourd'hui. Peut-être même, qu'au moment où vous lisez ces mots un syndrome « Duel » fait rage au Québec et que c'est sur le point de prendre des proportions épidémiques.

(*) « DUEL » est le titre d'un film dans lequel un automobiliste est la proie d'un camionneur qui le poursuit sans relâche.

Jacques FRÉCHETTE
Montréal

Zonage agricole

L'éditorialiste de *La Presse*, Claude Masson, n'a jamais dû lire la loi 90 sur le zonage agricole pour écrire un tel article, paru dans votre journal du 15

juillet. Je suis d'accord avec la protection des bonnes terres, mais malheureusement la loi passée il y a 10 ans sous le règne péquiste déclarait toute la province de Québec « zone agricole ». Les terres impropres à l'agriculture ont eu le même sort que les bonnes terres.

J'ai dû moi-même passer par toutes les tracasseries bureaucratiques exigées par la Commission de la protection du territoire agricole pour faire « dézoner » un terrain sur le bord de l'eau, qui n'avait d'ailleurs jamais été agricole. Je voulais simplement y construire un chalet, ce que le gouvernement m'a refusé, prétextant qu'il y avait des terres agricoles plus loin. Disons que le gouvernement avait mainmise sur toutes les terres de la province, ce qui va à l'encontre même des droits à la propriété. Cette loi était plus qu'abusive, et il était temps que justice soit faite aux propriétaires lésés de leurs biens pendant 10 ans. Ces changements sont donc bienvenus.

Quant aux fruits et légumes que Monsieur Masson craint de ne pouvoir manger, je lui dirai qu'à part les pommes, on ne cultive pas bien des fruits au Québec. Pour ce qui est des légumes, avec nos climats, il ne faut surtout pas compter là-dessus pour se nourrir. Ils nous arrivent au mois d'août et nous devons les payer plus cher que les légumes importés, ce que je n'ai jamais compris.

Aux écologistes qui craignent que le dézoning conduise à la pollution par la construction de routes, etc., ils semblent oublier que les cultivateurs sont nos plus grands pollueurs de cours d'eau avec leur purin. Il s'agit d'aller faire un tour en campagne pour s'en rendre compte.

Je pense que votre éditorialiste s'est alarmé pour rien et n'a vu qu'un côté de la médaille. Il y aura toujours des terres agricoles au Québec.

Jean-Pierre HENRI
Montréal

Négligence à Air Canada

■ Quelques mots pour mettre en lumière une négligence regrettable de la part des services d'information d'Air Canada.

J'arrivais de Paris, le dimanche 31 juillet, par le vol 079. Les services d'information d'Air Canada ont déclaré, cette même journée à un membre de ma famille qui s'informait des coordonnées de ce vol, que celui-ci n'existait pas et qu'il ne fallait considérer que les vols 871 et 875.

Il est inacceptable qu'un transporteur de la réputation d'Air Canada puisse faire montre d'un tel manque de respect envers le public.

Jean-Pierre HENRI
Sainte-Thérèse

SUR LA SCÈNE DE L'ACTUALITÉ

SEMAINE DU 14 AOÛT 1988

La personnalité de la semaine

Présidente-directrice générale de Radio-Québec, elle est la première femme à diriger un réseau de télévision au Canada

DANIEL LEMAY

En accédant au poste de présidente-directrice générale de la Société de radio-télévision du Québec (Radio-Québec), Madame Françoise Bertrand devient la première femme à diriger un réseau de télévision au Canada. Mme Bertrand a succédé à M. Jacques Girard le 1^{er} août et commence un mandat de cinq ans.

Cette nomination lui a valu le titre de Personnalité de la semaine de *La Presse*. Ou est-ce le fait qu'elle est une femme?

« Il est normal qu'on perçoive les choses sous cet angle: je suis une pionnière, c'est un fait.

« Mais je ne vois pas ma nomination comme une victoire du féminisme. Je n'ai jamais été ni activiste ni militante. Je suis féministe dans ma façon d'être; je suis pour la place des femmes, pour l'accès à l'égalité.

« Celles qui ont la chance d'accéder à des postes de ce niveau créent des modèles et doivent en assumer la responsabilité. »

Mme Bertrand a passé les huit dernières années à l'Université du Québec à Montréal. A son départ elle occupait le poste de doyenne à la gestion des ressources, où elle était responsable du personnel enseignant et des activités budgétaires et financières.

« Je ne suis pas une universitaire au sens strict du terme. Un universitaire, pour moi, contribue au savoir de façon immédiate. C'est une tâche noble et difficile. Solitaire aussi. Moi, je suis très grégaire. »

L'UQAM, un milieu très riche et innovateur qui ressemble à Radio-Québec

Elle était allée à l'UQAM pour deux ans; « prise au jeu », elle y

est restée huit ans. « Un milieu très riche, innovateur, qui ressemble à Radio-Québec à plus d'un égard. D'ailleurs les deux organisations ont 20 ans. »

De son temps à l'UQAM, elle retient surtout les sept semaines de grève des chargés de cours, en 1987. « Je n'avais pas de formation théorique en relations de travail et je me suis rendu compte qu'il était extrêmement difficile de modifier les « patterns » traditionnels dans les échanges de cet ordre. »

Françoise Bertrand a obtenu sa maîtrise en sciences de l'environnement de l'université York de Toronto et a complété le cours de maîtrise en sociologie.

« Je m'en allais en télévision... »

1975, elle est chargée de recherche à Radio-Québec puis chercheuse-interviewer à Radio-Canada Toronto. « Je n'ai pas aimé. Le rythme de travail, trop rapide, ne nous donnait pas le temps de fouiller. A Toronto, en télé française, on passe plus de temps à chercher quelqu'un qui parle français qu'à autre chose. L'ai été très déçue. »

Elle passe à l'Office national du film comme chef chercheuse, toujours à Toronto. Puis c'est le retour au Québec où elle devient directrice des communications à la Société des Jeux du Québec puis directrice de projets en communications chez SORECOM, une firme de consultants.

Dans son c.v., une constante: la communication

« Un c.v. un peu disparate », dira-t-elle, mais qui n'en comporte pas moins une constante: la communication, sous une forme ou une autre. « En communications, le cheminement de chacun est basé sur ses goûts et ses talents. »

Quinze ans plus tard, elle boucle la boucle et revient à Radio-Québec, dans la grande chaise.



FRANÇOISE BERTRAND

« Je ne vois pas ma nomination comme une victoire du féminisme. Je n'ai jamais été ni activiste ni militante. Je suis féministe dans ma façon d'être; je suis pour la place des femmes, pour l'accès à l'égalité. »

« Je reviens parce que j'aime Radio-Québec. Je m'identifie à cette organisation, autant au niveau conceptuel qu'affectif. J'y retrouve la même passion qu'au début. Quelque part, on se ressemble. »

Les deux ont beaucoup investi dans la recherche, et depuis longtemps. Les études « longitudinales », comme on les fait à RQ, amènent à risquer, à explorer des champs nouveaux. Le risque est toujours présent mais mieux connu, encadré, si on peut dire, par les connaissances nouvelles issues de la recherche.

« Mesurée, pas du tout téméraire », Françoise Bertrand aime ce cheminement qui « suscite de l'adrénaline, provoque une peur qui n'est pas paralysante. »

Pour sa nouvelle pdg, « Radio-Québec, a un savoir-faire en recherche — comme Radio-Canada à certains égards — qui la distingue des autres télévisions. Surtout des privées, plus liées à l'approche marketing. »

De la télévision canadienne, Françoise Bertrand dira qu'elle est « très moyenne » dans le contenu. « Côté francophone, à part Radio-Québec — et je ne suis pas *pro domo* —, on n'a pas inventé grand-chose. L'innovation, dans les formules, est surtout venue de la télé américaine. »

La créativité est mal exploitée

« Le problème ici, ce n'est pas la créativité. Elle est là, mais mal exploitée à mon avis. Par crainte du risque peut-être... Prenez *Beau et chaud* (à RQ, l'émission quotidienne de variétés animée par Normand Brathwaite), il fallait risquer. »

« La culture québécoise peut compter sur une relève dynamique et je me demande pourquoi, en télévision en tout cas, elle n'est pas plus présente. »

Françoise Bertrand se dit « très images » et d'avis que le contenu est indissociable de la forme.

Elle se rejouit du fait que ses préoccupations, comme l'environnement, ont déjà une place dans la programmation de RQ mais ne s'y limite aucunement: « Tout m'intéresse. »

Consolider des orientations

Son mandat sera de « consolider des orientations » avec lesquelles elle est « parfaitement d'accord ». Elle épouse entièrement et le mandat de RQ et la façon de le remplir.

Femme d'équipe, elle entend faire partager ces orientations « autant dans la boîte qu'à l'extérieur ». Elle voit son style de leadership basé sur les relations interpersonnelles et fonctionne par délégation, par décentralisation. « Mais, souligne-t-elle, je veux être partie prenante. »

« Les normes et les règles sont nombreuses dans un organisme public. Je ne les ai jamais appliquées de façon bête et méchante, comme un ordinateur. Pourquoi est-ce qu'on me paierait pour faire ça? »

« J'essaie d'être ingénieuse, imaginative. »

Comme pdg, Françoise Bertrand ne sera redevable qu'au Conseil d'administration de Radio-Québec, selon « des balises clairement établies ». Elle se dit « à l'aise » dans sa relation avec le Gouvernement, « notre plus gros commanditaire avec qui la relation est nécessaire et essentielle. »

« Nous avons des obligations envers notre principal bailleur de fonds qui, en bout de ligne, est la société québécoise. »

Françoise Bertrand avoue vivre un conte de fée et réalise, à 40 ans, la synthèse globale de sa vie et de ses aspirations professionnelles: « J'ai l'énergie et c'est très enthousiasmant. »

Le prestige? « Pas désagréable. J'ai dit à mes proches qu'il ne fallait pas que je change. « Si je décolle, ramenez-moi vite! ».



Encore plus que du talent, de l'intelligence, même du génie, l'excellence naît de l'effort.



Moi, Antoine-D., retraité

Cachez ce geste...



ANTOINE DESROCHES
collaboration spéciale

« Regardez bien cette jeune femme. Elle va poser un geste... »
Moi, de moi à moi, déjà tout excité, ma question: — Ou?

J'en suis resté sur l'amorce d'une pensée doucement libidineuse, ce qu'un bel âge n'exclut heureusement pas. Ce geste que m'annonçait la plage publicitaire de la télé, où allait-il atterrir? Sur quelqu'un? Ou, platement, sur quelque meuble dont on allait me démontrer que son poli miracle ne garde pas trace des doigts, si délicats fussent-ils? Ou, plus bête encore, visait-il quelque pâte alimentaire d'un goût nouveau?

Je ne l'ai jamais su.

Car mon esprit déjà s'était égaré dans la direction de tous ces gestes dont un langage radio-canadien, vite repris par une coterie aussi ignare que servile, essaie depuis des années de me faire croire qu'on peut les poser. À gauche, à droite, par-devers celui-ci, à l'égard de cela, mais avec une seule constance: toujours à tort et à travers.

Et je m'étais mis mentalement à la recherche de tous ces gestes prétendument posés, me demandant comment bien je pourrais les remettre à leur propre place, pour que les ayant repris, on puisse enfin les avoir ou les faire. Comme il se dit à l'égard des gestes.

Vous voyez le travail? Quelle masse de phrases à réécrire (récrire, pour ceux qui préfèrent faire court), quels pédantesques discours à reprendre!

Mais si l'on peut corriger ce que l'on a écrit, ce qu'une belle modestie permet, peut-on jamais retirer ce que l'on a dit?

La connaissance du vocabulaire à cette beauté qu'elle conduit à utiliser les mots dans le sens qui leur convient et qui leur revient. C'est le cas du mot geste. Malheureusement, il n'est pas le seul à être en état de manque en regard de sa signification propre et de l'usage auquel le destine la définition que le dictionnaire en donne: celle de mouvement. Ça se pose, ça, un mouvement?

Des déviations du même ordre se sont installées et sévissent encore à l'égard d'autres expressions auxquelles les effluves d'un langage fausement intellectuel veulent donner droit de cité. On pense ainsi, mais rien ne semble y faire qu'on le souligne constamment, aux écorchures que nous valent les *au niveau de*, les *à l'échelle de*, les *au plan de*. Qu'est-ce à dire? Serait-ce là le résultat d'un sombre complot des architectes pour faire passer dans la langue courante des expressions dont ils sont les spécialistes de l'exercice?

Si tel est le cas, c'est un beau coup de

relations publiques pour une profession qui fait habituellement beaucoup moins de bruit que ses critiques!

Ces dernières années, nous nous sommes plongés jusqu'au cou dans des contextes qui faisaient bien plus chic que des situations. Nous sommes passés par la *déconfessionnalisation* sans même nous rendre compte que si l'intention y était, le mot, lui, n'existait pas. Et nous avons avalé la bouche ouverte du *vécu quotidien* sans nous demander comment on peut vivre autrement que jour après jour. Quant à *moi intérieur*, je vous le laisse: si vous en connaissez un qui soit extérieur, je vous tire mon chapeau.

Ce que je retiens de tout cela, et que m'inspire une rage sacrée, c'est que l'hermétisme, la pédanterie et l'esprit de perroquet ne seront jamais les meilleures qualités d'une langue qui se veut forte. Et dont l'essence est la clarté.

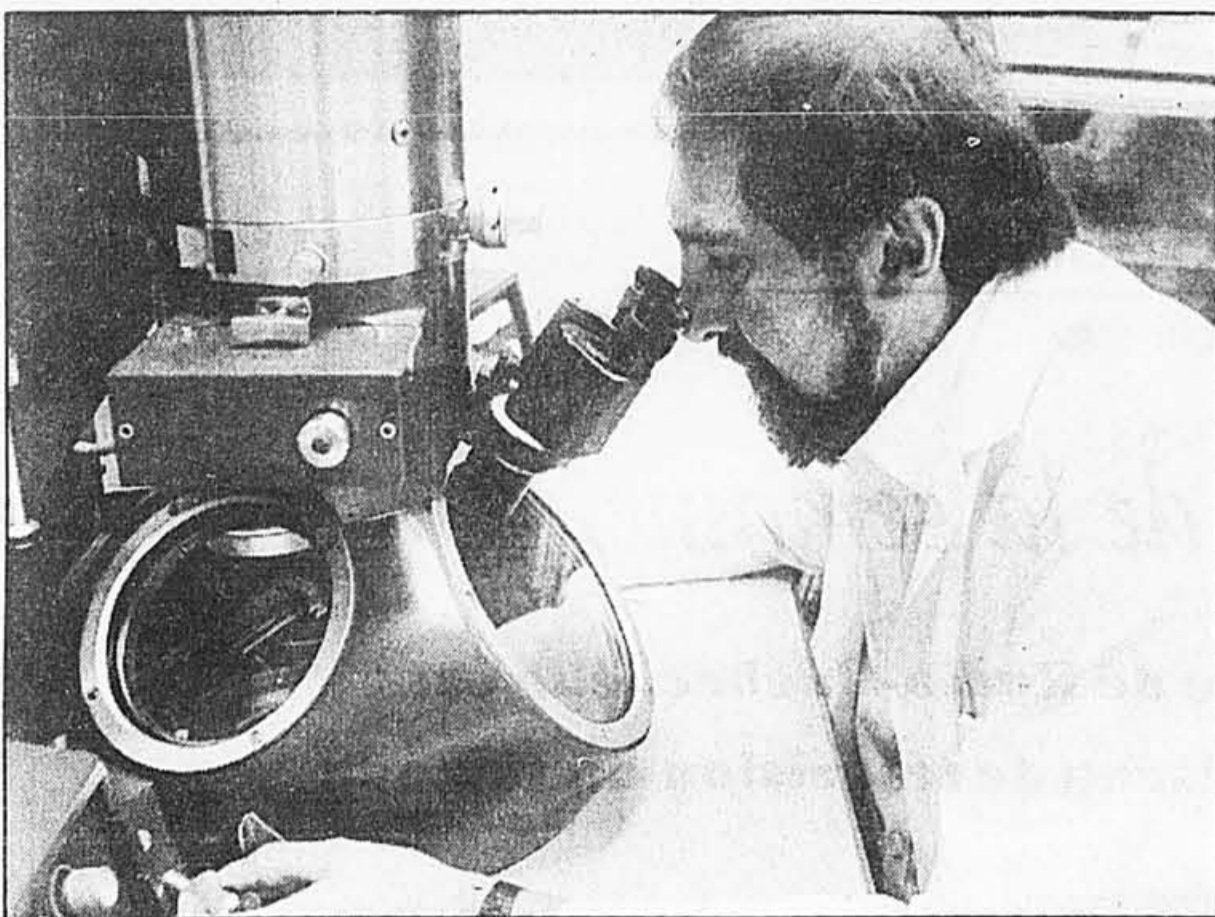
Encore que je me suis vu pris d'un doute affreux en découvrant qu'au der-

nier congrès de l'ACFAS (l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences) on a présenté un puissant travail intitulé *L'activité métalinguistique et le développement de l'utilisation du registre soutenu à l'oral en situations de communications formelles*.

En traduction, cela voulait-il dire *Comment parler en public avec une langue fourchue?*

Les sémioticiens et autres spécialistes de la cabalistique linguistique pourront tant qu'ils veulent se pencher sur les causes de ce phénomène qui nous fait adopter sans question tout ce que quelque sophistication nous déverse. Ils n'en arriveront jamais qu'à conclure qu'il n'y a là, au fond, qu'affaire de bon sens, de grammaire et de dictionnaire.

Et nous pourrions tranquillement revenir à cette réalité que les plus beaux, les plus vrais des gestes, ce sont ceux que l'on fait et ceux que l'on a. Surtout lorsqu'ils viennent du cœur.



Le Dr Gaston Chevalier au microscope électronique.

PHOTO PIERRE LALUMIERE, La Presse

QUATRE PRIX

SUIVRE DE LA PAGE B 1

main qu'il en a fallu pour aller sur la lune.

Brown et Goldstein

Michael Brown et Joseph Goldstein sont des exemples parfaits de l'étape de la biologie moléculaire à laquelle nous sommes rendus. Ces deux généticiens de l'Université du Texas, à Dallas, ont partagé le prix Nobel de médecine en 1985, pour avoir grandement contribué à la compréhension du mécanisme du cholestérol et des maladies qui y sont reliées. Les Dr Brown et Goldstein ont ouvert le congrès avec la première plénière, ce soir, qui a pour sujet la «dissection génétique d'un récepteur de surface de la cellule». Comme on le voit, les sujets de recherche deviennent de plus en plus pointus.

Les deux scientifiques ont reçu leur Nobel pour avoir identifié les récepteurs membranaires, c'est-à-dire les protéines qui, à la surface de la cellule, captent le cholestérol en circulation et l'intègrent à la cellule. Fait intéressant, le Dr Pierre Davignon, de l'Institut de recherches cliniques de Montréal, a le plaisir de collaborer étroitement avec ces deux lauréats.

Les récepteurs découverts par les Dr Brown et Goldstein jouent un rôle primordial dans le métabolisme du cholestérol. Chez les gens souffrant d'hypercholestérolémie familiale, une maladie qui touche environ une personne sur 500 dans le monde mais qui se manifeste plus fréquemment au Québec, les récepteurs membranaires sont en nombre déficitaires.

La nécessité d'un traitement est vraiment urgente pour ces patients, car une diète pauvre en cholestérol est loin de suffire à contrôler leur état. Le cholestérol, incapable de s'intégrer à la cellule, se dépose dans les tissus gras et dans les artères. Résultat: ces malades sont obèses, et courent un risque élevé d'accident cardiaque entre 35 et 50 ans,

voire même à 25 ans si l'individu a hérité la déficience de ses deux parents.

Tonegawa: lever le voile sur ce génial système immunitaire

D'origine japonaise, le Dr Susumu Tonegawa travaille au Massachusetts Institute of Technology depuis 1981. Mais il a obtenu le prix Nobel 1987 surtout pour des travaux effectués à l'Institut d'immunologie de Bâle (Suisse), au cours des dix années précédentes.

Le Dr Tonegawa a eu l'extraordinaire mérite de faire la lumière sur l'étonnante faculté d'adaptation de notre système immunitaire. On sait que notre système immunitaire peut fabriquer une variété quasi-illimitée d'anticorps en réponse à autant de variétés d'agresseurs.

De façon courante, il y a un gène pour commander la fabrication de chaque protéine. En ce qui concerne les anticorps, il était difficile de concevoir qu'il existe autant de gènes qu'il y a d'anticorps possibles.

En fait, la réalité est simple et subtile. Les anticorps sont fabriqués à partir de 250 groupes de gènes, lesquels peuvent s'associer en de nombreuses combinaisons. De la même façon, les 26 lettres de l'alphabet peuvent s'associer pour former une quantité phénoménale de mots.

L'avenir de la biologie moléculaire

Un des grands défis de la biologie cellulaire actuellement, c'est de comprendre comment s'effectue la différenciation cellulaire. Autrement dit, comment, à partir d'un groupe de cellules apparemment identiques chez l'embryon, certaines cellules vont-elles se diviser pour donner des muscles, d'autres des nerfs et d'autres enfin des cellules reproductrices?

«On se demande comment la programmation génétique d'un individu fait pour se dérouler dans l'ordre et aussi comment se font les dérèglements du programme génétique», expose le Dr Chevalier.

ÊTES-VOUS?

SUIVRE DE LA PAGE B 1

tre cube. On pose alors comme norme de sécurité une concentration de 50 micro-grammes par m³, concentration à laquelle un travailleur ne devrait ressentir aucun inconfort même après 30 ans d'exposition.

Une des applications de ces recherches en toxicologie consiste à mettre au point des tests, soit pour connaître la capacité de l'organisme à se défendre contre une substance toxique, selon l'exemple donné en début d'article, soit pour connaître le degré d'intoxication d'un individu.

Ces travaux, en association avec une équipe de l'Université de Montréal, sont subventionnés par l'IRSSST, L'Institut de recherche en santé et sécurité au travail.

«Les connaissances que nous apportons font partie de la gestion du risque au travail, explique le Dr Chevalier. Les compagnies d'assurances, grandes spécialistes en la matière, estiment que les conditions sont sécuritaires lorsque les chances d'accidents sont inférieures à une sur un million...»

Le «toxicotest»

L'équipe du Dr Chevalier met au point une sorte de «toxicotest», un test destiné à connaître le degré d'intoxication d'une personne.

Dans son processus de défense contre l'agression de certains produits, la cellule rejette des gaz appelés éthane et pentane. Ces gaz circulent dans le sang et sont exhalés par les poumons. Leur concentration exprime la charge globale de produits toxiques «oxydants» subie par l'organisme.

Une des théories du vieillissement veut que l'organisme ploie peu à peu sous l'accumulation des produits oxydants, produits qui apparaissent spontanément dans l'organisme au cours même du phénomène de la respiration. Contre l'oxydation de nos cellules, la vitamine C et la vitamine E seraient des atouts précieux.

Médecine

Questions courantes à propos de la pilule contraceptive

W. GIFFORD-JONES

collaboration spéciale



Puis-je devenir enceinte alors que je prends la pilule contraceptive? Les pertes de sang au cours du cycle menstruel ont-elles une quelconque importance? Tous les contraceptifs oraux sont-ils semblables? Devrais-je cesser de prendre la pilule pendant quelques mois pour permettre à mon corps de se «reposer»?

Chaque année, les lectrices m'adressent ces questions et bien d'autres au sujet de la pilule anticonceptionnelle. Cette chronique contribuera peut-être à mettre fin à certaines croyances erronées à propos de ce contraceptif pourtant si répandu.

Inquiétude la plus courante

L'inquiétude la plus courante concerne l'éventualité d'une grossesse pendant l'utilisation de la pilule. Cela ne peut généralement se produire que si la femme oublie de prendre un ou deux comprimés. Mais avec la mise en marché de pilules à plus faible dosage, une grossesse non désirée peut survenir si les comprimés sont pris à des heures irrégulières. On ne doit pas absorber un premier comprimé le matin et le suivant seulement le lendemain soir. La femme qui utilise cette méthode contraceptive s'astreindra à une grande régularité.

La méthode la plus pratique consiste à intégrer l'absorption du comprimé à une routine. On pourrait, par exemple, choisir de toujours la prendre après le brossage des dents, le matin. Et si une distraction survient, on doit avaler sa pilule dès que l'on constate l'oubli et reprendre la routine.

Un délai qui peut devenir dangereux

Entamer une nouvelle boîte de pilules avec un ou deux jours de retard constitue une autre erreur à éviter. Le délai peut être juste suffisant pour permettre à un ovule de se développer et si une relation sexuelle a lieu à ce moment, on court un risque élevé de se retrouver en-

ceinte. Pour éviter de jouer à la roulette russe, il vaut mieux, ces mois-là, utiliser un condom et une crème contraceptive vaginale en plus de la pilule.

Les pertes de sang qui inquiètent

Les pertes de sang au cours du cycle menstruel inquiètent souvent les femmes. Cela se produit fréquemment au cours des premiers mois qui suivent le début de l'utilisation des contraceptifs oraux et survient plus souvent dans la dernière partie du cycle.

Bien que ce petit inconvénient disparaisse généralement avec le temps, on peut, dans les cas plus graves, régler le problème en prescrivant une pilule un peu plus forte. Il n'y a aucune raison de s'inquiéter d'une éventuelle grossesse à moins que les saignements ne soient survenus à la suite de l'oubli d'un ou deux comprimés.

Plus rarement, les pertes sanguines sont causées par un problème pelvien. Puisqu'il n'existe aucune preuve que l'utilisation de la pilule prévienne le développement de maladies qui ne lui sont pas reliées, un examen gynécologique permettra de vérifier cette éventualité. Mais si on ne peut déterminer la cause de ce désagrément et que les saignements se poursuivent malgré l'augmentation du dosage, la patiente devrait subir une dilatation avec curetage. En recueillant des tissus à l'intérieur de l'utérus, on peut déterminer la présence ou l'absence de maladie.

Pas d'arrêt pour reposer son corps

On déconseille généralement de cesser de prendre la pilule pour accorder un repos à son corps, puisque c'est souvent à ce moment que survient une grossesse non désirée. De nombreuses femmes arrêtent d'utiliser la pilule sans prendre le temps d'en discuter avec le médecin et en négligeant, par la même occasion, d'adopter une autre méthode pendant cet «intermède».

Il n'y a aucune évidence scientifique qu'une femme qui n'a aucun symptôme particulier doive cesser, pour quelque temps, de prendre la pilule, surtout si les résultats du «Pap test», des analyses de sang et la pression artérielle sont normaux.

Les contraceptifs oraux contiennent une combinaison d'oestrogènes et de progestérogène. La pilule, tout comme la Ford et la Chevrolet pour les automobiles, présentent certaines différences subtiles. La meilleure recommandation à faire aux adolescentes sexuellement actives est d'oublier ces petites différences et de commencer à utiliser une des marques de pilules disponibles sur le marché. Cela mettra peut-être un terme aux milliers d'avortements qui sont pratiqués chaque année.

Prescrire une pilule plutôt qu'une autre

Il est cependant des cas où il est préférable de prescrire une sorte de pilule plutôt qu'une autre. Certaines femmes sont de type «oestrogénique»: elles ont une poitrine bien développée, des règles douloureuses et un flot menstruel abondant. Il est indiqué de donner à ces femmes un contraceptif contenant plus de progestérogène, pour contrebalancer les effets de l'oestrogène.

D'autres femmes ont une petite poitrine, une tendance à souffrir d'acné, et peuvent dénoter une plus grande agressivité lorsqu'elles prennent des contraceptifs oraux. Ces femmes, que l'on dit de type «androgénique», ont besoin d'une pilule qui soit faible en progestérogène et qui renferme une plus forte concentration d'oestrogènes.

Il existe maintenant des pilules qui contiennent un dosage mieux balancé des deux hormones. Votre médecin est à même de décider quelle est la meilleure pilule pour vous.

Les médecins s'entendent généralement pour dire qu'on doit cesser de prendre des contraceptifs oraux vers 35 ans. Mais plusieurs gynécologues, depuis l'apparition de pilules à plus faible dosage, remettent en question cet âge limite.

Prendre la pilule passé 40 ans

Je crois personnellement qu'elle devrait être haussée. Plusieurs de mes patientes continuent à prendre la pilule après 40 ans. Elles sont en bonne santé, font de l'exercice, ne fument pas, ne sont pas obèses et prennent des pilules à faible dosage. Leur examen médical annuel ne révèle aucun problème de santé.

La Mer du Nord est une poubelle et un cimetière

Marie-Noëlle BLESSIG

Agence France Presse

BONN

■ La mer du Nord, déjà connue pour être une véritable poubelle, s'est transformée depuis la fin du mois de mai en cimetière pour 1 600 phoques.

Les animaux sont tous morts après d'atroces souffrances des suites d'une pneumonie: La Suède a repêché au moins 150 cadavres de phoques, le Danemark plus de 900 et la RFA environ 500.

Une seule cause est invoquée par les vétérinaires pour expliquer cette hécatombe: la pollution croissante de la mer du Nord, où l'on déverse des produits empoisonnés sans égard pour la vie animale et la flore de la mer.

Le bilan dressé par les organisations écologiques est constamment: chaque année 20 000 tonnes d'ordures sont déversées dans la mer du Nord par des bateaux.

Les fleuves qui s'y jettent, dont le Rhin, charrient pour leur part 100 000 tonnes de phosphore et plus de 750 000 tonnes d'azote.

À lui seul, le Rhin y déverse 34 000 tonnes de zinc, 12 000 tonnes de plomb, et 5 000 tonnes de cuivre.

La pollution de la Seconde Guerre mondiale

Les bateaux incinérateurs, où sont brûlés les déchets avant d'être jetés à la mer, font également partie des agents polluants. Ainsi, le Vulcanus, un bateau-incinérateur opérant en mer du Nord, brûle chaque semaine des déchets d'origine chimique: son bilan annuel est de 100 000 tonnes.

À cette pollution «contemporaine» s'ajoute encore celle datant de la Deuxième Guerre mondiale. Des épaves de bateaux de guerre gisent au fond de la mer, renfermant encore des stocks de gaz moutarde, un gaz de combat mortel à base de sulfure d'éthyle, qui peut toujours faire des victimes. Les écologistes n'hésitent d'ailleurs pas à parler de véritable «bombe à retardement» à ce propos.

Enfin, il faut ajouter à cette liste noire les tankers qui nettoient

leurs cuves en haute mer, et les naufrages de bateaux, comme celui fin mai d'un navire néerlandais au large des côtes anglaises avec 550 tonnes de produits chimiques hautement toxiques à bord.

La cargaison du bateau n'a pu être récupérée et git au fond de la mer.

La prise de conscience des pays riverains de la mer du Nord a commencé en 1984, avec la convocation de la première conférence internationale sur la protection de la mer du Nord, à l'initiative de la RFA, à Brême.

Principal responsable: la RFA

La Conférence s'est terminée avec l'adoption d'un texte final soulignant la nécessité de lutter contre la pollution, mais sans mode d'emploi contraignant pour les États participants.

Une seconde tentative a eu lieu en 1987, avec la Conférence internationale de Londres sur la mer du Nord: cette fois-ci les ministres de l'Environnement ont pu se mettre d'accord sur deux points. D'une part, il ne devra plus y avoir de bateaux incinérateurs à partir de 1994, et d'autre part, la pollution des fleuves se jetant dans la mer du Nord devra être diminuée de moitié d'ici 1995.

Le principal responsable de cette pollution est la RFA, selon le ministre norvégien de l'Environnement, Bjarne Eidem. M. Eidem s'est engagé à offrir 5 000 saumons au gouvernement ouest-allemand si la pollution diminue de moitié dans les 5 prochaines années.

Afin de forcer les responsables politiques à entreprendre une action contre les entreprises polluantes, le magazine Stern a lancé, pour sa part, un appel à ses lecteurs: écrivez aux entreprises polluantes, menacez-les de boycotter leurs produits, de même écrivez aux hommes politiques en leur demandant qu'avez-vous fait pour l'environnement?

Car si aujourd'hui ce sont les phoques qui meurent, demain ce sera au tour des hommes.

Europe du Nord: la tragédie des phoques

JEAN-LUC CHANDELIER

Agence France Presse

STOCKHOLM

■ Il y a deux ans, les habitants du nord de l'Europe ont eu très peur après l'accident de Tchernobyl. Plus récemment, c'est la fameuse «marée verte» d'algues tueuses qui menaçait leur environnement... et depuis plusieurs semaines, un nouveau mal a fait son apparition sur les côtes scandinaves, allemandes et néerlandaises qui frappe cette fois en grand nombre les phoques de la mer du Nord et de la mer Baltique.

L'épidémie mystérieuse s'est transformée en une véritable hécatombe: plus de 6 000 phoques ont déjà été retrouvés morts, victimes d'un virus inconnu. Chaque jour, de nouveaux cadavres viennent s'échouer sur les côtes, et la maladie menacerait maintenant de s'étendre jusqu'aux falaises abruptes de l'Angleterre, jusqu'ici épargnées.

Les experts des différents pays concernés ne trouvent aucune explication. Malgré des travaux menés sans relâche et des contacts permanents entre les différents laboratoires européens spécialisés, les scientifiques ne sont en effet pas encore parvenus à déterminer la nature du virus, un germe pathogène d'un type jamais rencontré.

Les phoques succombent à cause d'une infection pulmonaire contagieuse. Des autopsies ont été pratiquées sur les animaux morts mais elles n'ont donné aucun résultat concret. «Il nous faudra plusieurs semaines, voire plusieurs mois, pour comprendre les raisons de la maladie. C'est un mystère...», confie Bernt Klingeborn, du laboratoire de médecine animale

d'Uppsala, proche de Stockholm.

Plusieurs hypothèses ont déjà été avancées sur l'origine de la catastrophe: il pourrait s'agir soit d'une baisse soudaine des défenses immunitaires des animaux, provoquée par la pollution, soit d'une infection virale du type herpes, soit encore d'un parasite qui se développerait dans les poumons et entraînerait une asphyxie des mammifères marins.

Les premiers animaux victimes de la maladie ont été retrouvés morts au début du mois de mai dans le détroit du Kattegat, qui sépare la Suède et le Danemark, autour de la petite île danoise d'Anholt. En l'espace de quelques semaines, l'épidémie a gagné les côtes danoises, suédoises, norvégiennes, ouest-allemandes et néerlandaises de la mer du Nord, sans que la progression puisse être enrayée. Celle-ci a même pris des proportions alarmantes: pas moins de 1 200 phoques, étendus ou suffoqués, se sont échoués sur les côtes scandinaves au cours de la seule semaine passée! Les animaux périssent après une lente agonie, leurs corps agités par de terribles soubresauts, selon les témoignages des spécialistes dépêchés sur place.

Devant la gravité de la situation, les milieux écologistes et des biologistes n'ont pas tardé à réagir, dénonçant la pollution incessante qui souille les eaux du nord de l'Europe et mettant en cause plus particulièrement les rejets nocifs déversés par l'industrie et par l'agriculture en mer du Nord.

Les déchets industriels qui polluent la mer «affaiblissent considérablement la résistance des phoques aux infections virales», estime le docteur Bertil Hardell de l'hôpital d'Umeå (nord de la Suède). «Les phoques sont victimes d'une mala-

die comparable au SIDA chez l'homme et la présence dans les eaux de produits tels la dioxine pourrait être la cause de l'épidémie», ajoute-t-il. «Dans certains endroits, la mer est devenue une véritable «poubelle» et si nous ne réagissons pas, il faudra s'attendre à d'autres catastrophes du même type que la récente marée d'algues vertes ou l'hécatombe des phoques», déclare le Dr Hardell.

De leur côté, les responsables du centre de recherche en biologie marine de Kristineberg, près de Goeteborg (sud-ouest de la Suède), ne cachent pas non plus leur pessimisme: ils estiment qu'«au moins la moitié des colonies de phoques danois et suédois a d'ores et déjà été décimée». Les phoques non encore contaminés n'ont sans doute plus que «quelques semaines» à vivre, prévoient les plus défaits des chercheurs du centre de Kristineberg.

«Il faut agir, et tout de suite!», a déclaré le premier ministre suédois, M. Ingvar Carlsson, qui a mis fin ce week-end à ses vacances d'été pour se rendre, en compagnie de son ministre de l'Environnement, en visite au laboratoire de Kristineberg.

Sur place, après avoir vu «de près» des quantités de phoques morts, M. Carlsson s'est déclaré «choqué». Le premier ministre — qui fut dans le cabinet d'Olof Palme chargé des questions d'environnement — a décidé d'adresser aussitôt une lettre personnelle à treize chefs de gouvernements européens pour leur demander d'entamer une «coopération internationale d'urgence».

La missive envoyée par le chef du gouvernement suédois à ses homologues des pays nordiques, de Grande-Bretagne, d'Irlande, de France, de Belgique, des Pays-Bas, de RFA, de RDA, de

Pologne et d'URSS... semble pour l'instant être restée lettre morte! De toute évidence, l'initiative de M. Carlsson n'a pas eu l'effet escompté, aucune réponse officielle n'ayant encore été annoncée.

À l'approche des prochaines élections législatives et devant l'ampleur de la catastrophe — les quotidiens suédois consacrent chaque jour de longs articles à l'épidémie pour pallier l'absence d'autres nouvelles importantes en cette période estivale —, le ministre suédois de l'Environnement, M^{me} Birgitta Dahl, s'est déclarée elle aussi prête à réagir, annonçant qu'elle allait s'occuper personnellement du dossier «en toute hâte».

Le 18 août prochain, une conférence internationale sur l'environnement sera organisée à Stockholm. Cette réunion «sera l'occasion de comparer les recherches faites actuellement et d'engager une lutte commune pour sauver les phoques», a déclaré M^{me} Dahl, qui a par ailleurs annoncé que la Suède allait se doter prochainement d'un Institut international de recherche sur l'environnement, unique en Europe.

En attendant, l'épidémie continue ses ravages sur les côtes suédoises et les scientifiques n'ont pas encore trouvé le remède susceptible de pouvoir arrêter la prolifération de la maladie. «Nous avons entendu parler d'un vaccin qui aurait été mis au point en Hollande mais il s'écroulera probablement beaucoup de temps avant de pouvoir mesurer les effets positifs ou négatifs de l'expérience», déclare un chercheur suédois du laboratoire de médecine animale d'Uppsala. «La maladie se développe vite. Dans quelques jours, il sera peut-être déjà trop tard.»

ARTS ET SPECTACLES

Quatuor baroque

■ Dans le cadre de l'activité «De Cartier à Cartier», la Maison de Sir George-Étienne Cartier, 458 est, Notre-Dame, organise tous les dimanches d'août, à 13 h 15 et à 15 h, des concerts d'époque présentés par le quatuor baroque Les Amériques. Au programme: des danses, des suites d'extraits d'opéra, des chansons et de la musique de chambre. Le répertoire est composé de musique d'ici, du Régime français, du Régime anglais et de l'époque de George-Étienne Cartier. Renseignements: 283-2282.

Musique classique

■ Pour la dernière fois de l'été, ce dimanche les mélomanes pourront écouter de la musique classique au secteur des Trois lacs du Parc régional de Longueuil. De 14 h à 16 h, cette fois, on fera tourner des disques compacts d'œuvres enregistrées par l'Orchestre Symphonique de Montréal. C'est gratuit. Renseignements: Neil Synnott, 646-8269.

Concerts sur l'herbe

■ Les dimanches d'août, le public est convié à des concerts sur l'herbe dans les jardins de l'Octogone, 1080, avenue Dollard, à LaSalle. (En cas de pluie, les concerts seront présentés dans la salle multimédia). Aujourd'hui, à 14 h, le Quatuor Jupiter (hautbois, violon, alto et violoncelle) joue des œuvres de Mozart, Haydn, Pachelbel et Bach.

L'Univers est-il infini ?

■ Le Planetarium Dow de la Ville de Montréal ferme ses portes après les représentations d'aujourd'hui, et rouvrira le 1er novembre, après avoir subi une importante cure de rajeunissement et de modernisation. Le spectacle qui quittera l'affiche est «L'Univers est-il infini?». Les représentations en français ont lieu aujourd'hui à 13 h, 15 h 30, 16 h 30 et 19 h 30. L'entrée coûte \$3 pour les personnes de 18 à 64 ans, et \$1,50 pour les personnes de 5 ans à 17 ans et de 65 ans et plus. Le Planetarium est au 1000 ouest, rue Saint-Jacques.

EXPOSITIONS

Montréal en couleurs

■ Le musée du Château Ramezay, 280 est, rue Notre-Dame, présente jusqu'au 28 août une petite exposition intitulée «Montréal en couleurs, aquarelles du XIXe siècle». Les visiteurs peuvent voir une vingtaine d'aquarelles représentant des paysages et des bâtiments de Montréal peints principalement au XIXe siècle. James Duncan (1806-1881) est l'artiste le plus présent de l'exposition. Le musée est ouvert tous les jours de 10 h à 17 h. L'admission est de \$2 pour les adultes, \$1 pour l'âge d'or et \$,50 pour les enfants et les étudiants.

Visite commentée

■ Aujourd'hui, à 10 h 30, visite commentée d'une heure de l'exposition Paul-Émile Borduas, au Musée des beaux-arts de Montréal. Lieu de rencontre: l'accueil du musée, 1379 ouest, rue Sherbrooke. Tous les dimanches, par ailleurs, de 13 h à 16 h, des animateurs seront présents dans la salle éducative Lismer. Les visiteurs, enfants et adultes, qui veulent découvrir les possibilités illimitées d'une surface blanche, en s'inspirant des œuvres de Paul-Émile Borduas, n'ont qu'à se procurer une laissez-passer à l'accueil du musée, une heure avant l'activité. Renseignements: 285-1600, poste 136.

Lithographies de Cocteau

■ Pour souligner le 25e anniversaire de la mort de Jean Cocteau, le Musée d'art contemporain de Montréal présente au Café, tout l'été, une quinzaine de lithographies de l'artiste, tirées de l'album Taureau et réalisées principalement en 1962 et 1963. Le musée, situé à la Cité du Havre, est ouvert du mardi au dimanche, de 10 h à 18 h. L'entrée est libre.

La vie de saint Dominique

■ Jusqu'au 15 août, les Pères Dominicains présentent une exposition intitulée «Gravures sur papier ibori» représentant la vie de saint Dominique, par Alain Carpentier, o.p., au Sanctuaire du Rosaire et de St-Jude, située à l'intersection des rues St-Denis et Duluth. Renseignements: 845-0285.

Émaux d'art

■ Le Musée des émaux d'art, 1417, rue du Fort, accueille les visiteurs le dimanche, de 12 h à 17 h. Un bon nombre de peintres-émailliers, parmi les plus im-

portants du Québec, y exposent leurs œuvres. L'entrée est gratuite. Renseignements: 935-3220.

Chez les sœurs

■ Les Sœurs de la Providence du Centre Emille-Gamelin se feront toujours un plaisir de faire visiter au public, sur rendez-vous, leur Musée de Mgr Ignace Bourget et de Mère Emille-Gamelin, leur fondatrice, au 5655, rue de Salaberry, Montréal, 331-4810. L'entrée est gratuite. Durée: trois heures environ.

Village iroquois à Tracy

■ Jusqu'au 30 septembre, du mardi au dimanche, le Centre culturel de Tracy, sortie 181 de l'autoroute 30, présente l'exposition archéologique «Mandeville, un village iroquois à Tracy». On peut y voir des pipes, des poteries et des outils vieux de 500 ans, tirés du sol de Tracy. Un diaporama en couleurs rappelle les fouilles archéologiques et laisse entrevoir le mode de vie des Iroquois. L'entrée est gratuite. Les groupes peuvent se procurer des forfaits gratuits visite-piscine-pique-nique. Renseignements: 743-2785.

Papineau et son temps

■ La Maison de Sir George-Étienne Cartier, 458 est, Notre-Dame (angle Berri), présente jusqu'au 3 septembre une exposition créée par les Archives nationales du Canada et intitulée «Papineau et son temps». Cette dernière comprend 55 documents originaux illustrant les faits saillants de la vie de ce personnage controversé de l'histoire du Canada. Elle comprend également des peintures à l'huile, des lettres et des pétitions destinées au Parlement britannique, ainsi que l'affiche publiée en vue de son arrestation au début de la rébellion de 1837. L'entrée est libre. Renseignements: 283-2282.

PLEIN AIR

Épluchette à Saint-Lin

■ Le grand public est invité à une épluchette de blé d'Inde qui marquera la fin des activités estivales du Parc historique national Sir-Wilfrid-Laurier, ce dimanche, à l'arrière de la maison historique. Le parc est dans la ville des Laurentides, à la rencontre des routes 158 et 337. Pour la circonstance, on recréera sur place l'atmosphère fébrile de l'époque où voisins et amis unissaient leurs efforts pour l'exécution d'une tâche collective. Cette journée de corvée était alors une occasion de réjouissance, de danses, de chants et de contes. Trois musiciens de Saint-Lin sous la direction de Maurice Beauchamp et d'un «caller» de Saint-Gerard-Magella, Serge Parent, égayeront l'après-midi. Le service des visites guidées se déroulera normalement au centre d'interprétation de la maison historique.

Dimanche du soleil

■ De 10 h ce matin, jusqu'à 18 h, c'est «Dimanche au soleil» au parc N.D.G. (Sherbrooke et Girouard). Ce festival, organisé par Head and Hands, offre de la musique, du théâtre, de la danse et des activités pour les enfants comme pour les personnes de l'âge d'or. Le festival présente le groupe reggae *Jah Children*, le groupe «ska» *Me, Mom and Morgantaler*, et d'autres, ainsi la troupe de danse *Keeping Time*, le groupe de jazz *Préville* et les troupes de théâtre *Outprov* et *Schmeatre*. À cela s'ajoutent un spectacle par le Service des incendies de Montréal, de la musique de cornemuse, des expositions, etc. Pour les enfants, il y aura du maquillage, des clowns, des ballons et des friandises, la partie de baseball «Juste pour rire» de Leo, une chasse au trésor, des ateliers d'artisanat et un groupe de musiciens appelé *The Balloons*. Les participants sont invités à apporter des aliments non périssables pour le Depot de nourriture de N.D.G. (Ces activités se déroulent surtout en anglais).

Sur la montagne

■ Le Centre de la montagne, organisme d'animation des activités sur le mont Royal, offre dans son unité mobile, qui sera au Lac aux Castors, un exposé intitulé «Ni vu ni connu», traitant des bibittes invisibles. C'est aujourd'hui de 13 h 30 à 17 h. C'est annulé en cas de pluie.

Au chalet du mont Royal, devant le belvédère, d'où la vue sur la ville, le fleuve, la rive sud et même les collines de la Montérégie est superbe par temps clair, on peut visiter tous les jours l'exposition qui a pour titre «Votre nature est en ville». Les visites autonomes se font entre 9 h et 17 h, et des activités animées y ont cours le dimanche et le samedi de 11 h à midi et de 13 h à 16 h 30.

Le mont Saint-Bruno

■ Le personnel du parc du Mont-Saint-Bruno vous invite à participer à l'activité d'interprétation «Le mont Saint-bruno, ses particularités» et à découvrir les innombrables richesses du parc. Pour y prendre part, il suffit de se rendre au vieux moulin, entre le lac Seigneurial et le lac du Moulin, cet après-midi (ou tous les dimanches après-midis de juillet et d'août), entre 13 h et 17 h. Renseignements: 653-7544.

Allons aux champs

■ Participer à l'activité «Le marais, un monde à découvrir», au parc des Îles-de-Boucherville, c'est l'occasion de dépister le rat musqué, de pêcher des menés, ou d'épier le grand héron. Des filets aquatiques, des chaudières à boue et des jeux de plantes représentent une partie du matériel mis à la disposition des participants. Des animateurs-interprètes seront sur place. Le départ est fixé à 13 h 30, au bac à câble, du côté de l'île Sainte-Marguerite. L'activité dure environ deux heures.

Une fois au parc, il est aussi possible de découvrir le milieu par soi-même. Six activités peuvent être faites en tout temps: «Je découvre le parc à bicyclette... ou à pied», «Les oiseaux du voisinage», «Je découvre un marais, un parc... en canot», «La faune et ses habitats», «Les nouvelles du parc» et «Les rallyes». Les brochures et les feuillets des rallyes sont disponibles au kiosque d'information à l'île Sainte-Marguerite. Renseignements: 873-2843.

Voir les bateaux

■ Tous les jours, on peut se rendre au parc de la Côte-Sainte-Catherine et se baigner. On peut aussi admirer les énormes navires qui s'engagent dans l'ecluse et que la force de l'eau fait monter ou descendre comme un simple bouchon. Le parc est à 20 minutes du centre-ville. On y accède via la 15 sud, puis par le chemin du bord de l'eau, après avoir emprunté la sortie 46, boulevard Salaberry.

CONFÉRENCE

Les arbres en détresse

■ Le Centre éducatif forestier du Bois-de-Belle-Rivière, 9009 de la route 148, à Sainte-Scholastique propose aujourd'hui, à 14 h, une causerie qui vous éclairera sur les causes du dépérissement des forêts et sur l'urgence de modifier nos attitudes et nos manières d'agir, à l'égard de la forêt. Cette causerie est présentée dans un contexte théâtral, afin de la rendre plus divertissante et plus facile à assimiler. Le Centre est ouvert du lundi au vendredi, de 10 h à 16 h, et la fin de semaine, tout comme les jours fériés, de 9 h à 17 h. Pour s'y rendre, il faut prendre la sortie 35 de l'autoroute des Laurentides, ou emprunter l'autoroute 640 vers Saint-Eustache, puis la route 148 ouest vers LaChute. Renseignements: (514) 258-3433 ou 1-800-363-2589.

RELIGION ET SPIRITUALITÉ

Musique à l'église

■ A l'Oratoire Saint-Joseph, les Petits chanteurs du Mont-Royal, sous la direction de M. Gilbert Patenaude, interprètent la messe «Sine Nomine», de Ludovic Da Viadana, à 11 h. A l'offertoire, ils chantent le motet «Ave Maris Stella» de Grieg. A 15 h, recital de l'organiste Raymond Daveluy. L'entrée est gratuite. Renseignements: 733-8211.

■ A la cathédrale Marie-Reine-du-Monde, boulevard René-Levesque, le Chœur polyphonique de Montréal, sous la direction de Mme Renée O'Dwyer, assure le chant liturgique à la messe de 11 h. A l'orgue, Hélène Dugal.

■ Une grande messe est chantée en latin selon l'ancien rite, chaque dimanche, à 8 h 45, à l'église Sainte-Cunegonde, 2461 ouest, rue Saint-Jacques (station de métro Lionel-Groulx). Renseignements: l'abbé Yves Normandin, 937-3812.

Café chrétien

■ Le Café Chrétien de Longueuil, 1048 ouest, boulevard Curé-Poirier, à Longueuil, est ouvert le jeudi à 19 h 30, pour un partage, le vendredi pour un témoignage, le samedi pour un chanoine, et le dimanche, pour une messe célébrée à 20 h. Tous sont les bienvenus et l'entrée est gratuite. Renseignements: 651-3999.

Secours aux jeunes

■ Un de vos jeunes vit des difficultés; vous avez vous-même des difficultés avec vos jeunes. Vous aimeriez prier pour cela. Une soirée de prière contemplative a lieu tous les dimanches, à 19 h 30, à la Maison Jonathan, 888, rue Marmier, Longueuil. Renseignements: Gaston Leblanc, au 670-4099 ou au 679-1100.

La Maison Jonathan fait d'ailleurs directement aux jeunes (garçons et filles) le message suivant: «Tu as entre 14 et 17 ans. Tu te sens «down», tu n'as plus le goût de rien. Tu ne sais pas trop ce qui t'arrive. Et tu aimerais bien que ça change. Tu ne peux plus continuer à vivre comme ça. En toute confidentialité, tu peux appeler Paulette ou Albert au 670-4099 pour parler de ce que tu vis. Ou bien tu peux venir, seul(e) ou avec une amie, les rencontrer à la Maison Jonathan, 888 rue Marmier, Longueuil. Il est préférable d'appeler avant de venir pour qu'ils puissent t'accueillir.»

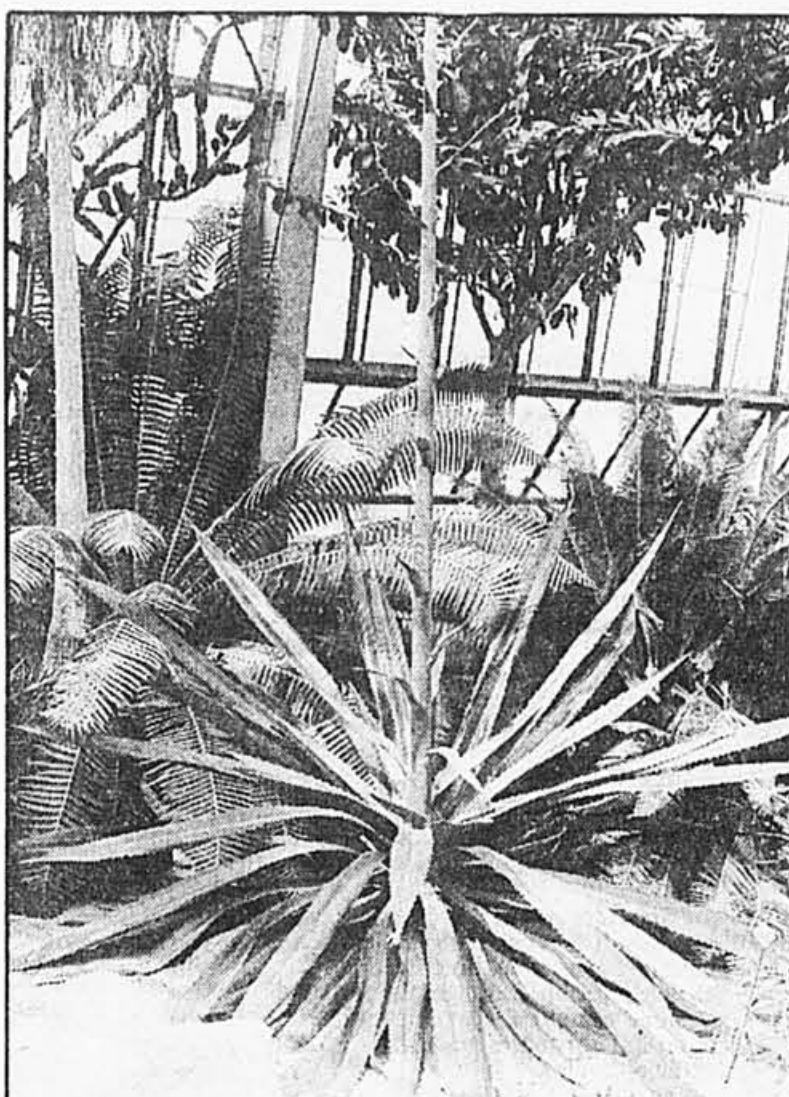
Animation pastorale

■ Un kiosque d'information sur des cours en animation pastorale accueillie

ÊTES-VOUS OBSERVATEUR ?

RÉPONSES

- 1) Mèche sur le front du dompteur.
- 2) Boutonnière sur le haut de sa veste.
- 3) Entrejambe du pantalon non indiquée.
- 4) Main de la femme plus longue.
- 5) Son talon droit plus long.
- 6) Un barreau en moins sur le nez de la femme.
- 7) Bordure de la piste plus longue à droite.
- 8) Un spectateur en moins derrière le pilier.



Une seule fois

Il se passe ici un phénomène botanique d'une extrême rareté. Au centre de son bouquet de feuilles, cette *Furcraea elegans* pousse une tige ici à peine perceptible, mais qu'il vaut la peine d'examiner sur place. Voir les détails sous la rubrique DIVERS, dans cette page.

PHOTO ROBERT NADON, La Presse

les personnes intéressées, au sous-sol de l'église Notre-Dame-du-Tres-Saint-Sacrement, 500 est, avenue du Mont-Royal, les dimanches 14 et 21 août, de 13 h 30 à 16 h. Ces cours sont offerts par le collège Marie-Victorin, au coût de \$30 par session. Renseignements: Reine Paradis, au 937-0869.

DIVERS

Rareté botanique

■ Dans la grande serre désertique du Jardin botanique, une plante excite soudain la curiosité. La *Furcraea elegans*, originaire des régions chaudes et sèches d'Amérique, est *monocarpique*, c'est à dire qu'elle ne fleurit et produit sa semence qu'une seule fois dans sa vie, puis elle meurt. Celle qu'on peut admirer au Jardin botanique s'y trouve depuis 1939 (vous avec bien lu: 1939, il y a presque cinquante ans). Elle vient de commencer à fleurir; sa gigantesque hampe florale se développe au rythme de 20 centimètres par jour. Elle mesure déjà quatre mètres et fera de modestes fleurs au sommet, qui assureront éventuellement sa progéniture; cet effort l'aura épuisée au point qu'elle mourra tout de suite après. Les fleurs sont déjà perceptibles au sommet de la tige géante. Les serres sont ouvertes de 9 h à 19 h 30. Le coût, pour les visiter: \$3 pour les adultes et \$1,50 pour les enfants, les personnes handicapées et les personnes âgées.

Jardin japonais

■ Au Jardin botanique, les visiteurs peuvent admirer le magnifique jardin japonais de deux hectares et demi, qui a été inauguré le 28 juin. Conçu par M. Ken Nakajima, c'est le premier jardin japonais aménagé dans l'Est du Canada. On y vient pour méditer et pour sentir la beauté de la terre, de l'eau, des plantes et des différents éléments architecturaux qui le composent. Deux cents carpes Koi vivent dans l'étang. Deux superbes pavillons d'été appelés «Soan» et «Sukiya» permettent aux gens de s'arrêter et de se recueillir. Le jardin japonais, qui est extérieur, est ouvert de l'aube jusqu'au crépuscule et est visité gratuitement.

Une cuisine rapide et excellente

La cuisine au
MICRO-ONDES
à votre portée



Thérèse Daigle-Charette
INVI

Vous trouverez dans cet ouvrage, en des termes simples et précis, l'anatomie et le fonctionnement du micro-ondes, des conseils pratiques aux futurs utilisateurs, les contenant à éviter dans un tel four, les plats qu'on y réussit le mieux et les modifications à apporter pour adapter les recettes traditionnelles. Également, des recettes comprenant aussi bien des repas rapides que des plats plus élaborés. (Reliure spirale) 150 pages.

la presse



20%
de réduction
aux abonné(e)s
de La Presse
sur tous nos
livres
N° d'abonné
N° (894)
Prix régulier 14,95 \$
Prix d'abonné 11,95 \$
Aussi en vente chez
votre fournisseur
habituel

Vous pouvez commander
par téléphone en utilisant
votre carte VISA ou
MASTERCARD.
Vous pouvez recevoir ce
livre en remplissant et en
retournant ce coupon aux

285-6984

Éditions La Presse, Ltée
44, Saint-Antoine Ouest
Montréal (Québec)
H2Y 1J5

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Province _____
Code postal _____ Tél. (____) _____
 Chèque Mandat
 VISA MASTERCARD
N° _____
Date d'expiration _____
Prière de noter que les échanges
et les remboursements ne sont
pas acceptés.

Prix du livre
+ frais de
manutention 1,50 \$

Montant total
ci-joint

894

Genies en herbe

A SPORTS

1. La «French Connection».
2. Russ Jackson
3. «Roadrunner».
4. Claude Ferragne.
5. Bill Durnan.
6. Gerry Dattilio.
7. Les Red Wings de Detroit.
8. En 1971.

B VARIÉTÉS

1. Mark David Chapman.
2. Le Nil.
3. La Peseta.
4. L'A.S.E. (Agence spatiale européenne).
5. Charles Lindbergh.
6. La Georgie.
7. 1969.
8. Le Koweït.

C MUSIQUE

1. Rimski-Korsakov.
2. La Traviata
3. Igor Stravinski.
4. Soeur Sourire.
5. Dominique.
6. Ringo Starr
7. Finlandaise.
8. Mendelssohn.

D LITTÉRATURE

1. George Sand.
2. Rip Van Winkle.
3. 1901.
4. «Hamlet».
5. Pearl S. Buck.
6. «Une journée d'Ivan Denissovitch».
7. George Sand.
8. John Steinbeck.

E HISTOIRE

1. L'Alsace et la Lorraine.
2. 1941.
3. Le jour «J».
4. La Yougoslavie.
5. Theodore Roosevelt.
6. L'Ouganda.
7. À Three Mile Island.
8. Salvator Allende.

F CINÉMA-TV

1. En Autriche.
2. De la planète Mars.
3. À Londres.
4. «Cats».
5. La famille Germain.
6. Le curé Labelle.
7. Denise Filiatrault.
8. Bob Denver.

Longtemps négligé, le square Victoria a subi de nombreuses mutations au cours des ans avant de voir sa partie sud rebaptisée place du Commerce.

Le square Victoria



GUY PINARD

De toutes les places publiques importantes de l'arrondissement historique du Vieux-Montréal et de ses environs immédiats, le square Victoria est celui qui a subi le plus de transformations au fil des siècles. Son territoire actuel n'a rien à voir avec celui du tout début alors que, connu sous le nom de place des Commissaires, il servait de marché au foin avant que ce dernier ne fut déménagé au square Viger.

Après avoir été charcuté en 1967 par l'ouverture d'une voie diagonale entre la rue McGill et le pied de la côte du Beaver Hall, le territoire du square a rétréci en 1986 quand l'administration municipale décida de donner à sa partie méridionale — celle qui comprend justement le territoire du tout premier square aménagé à cet endroit — le nom de place du Commerce, en hommage au centenaire de la Chambre de commerce de Montréal.

Un marais asséché

Le square Victoria doit son existence à la démolition des fortifications de Montréal en 1808. Cette démolition se traduisit par l'ouverture de couloirs propices à la construction de rues comme la rue McGill et la ruelle des Fortifications, à l'angle desquelles se trouvait le bastion nord-ouest.

L'emplacement initial du square occupait la rive sud de la petite rivière Saint-Martin. Aujourd'hui canalisée sous la rue Saint-Antoine, cette rivière coulait d'est en ouest au pied de la courtine nord des fortifications. Le terrain en bordure de la rivière formait un marécage, qu'on assécha après la démolition des fortifications afin d'y installer un marché au foin. James McGill, John Richardson et Jean-Marie Mondelet, les trois commissaires responsables de la démolition des fortifications, décidèrent alors de nommer place des Commissaires l'emplacement momentanément connu sous le nom de marché au foin.

Les acquisitions

Acquis en 1809 des héritiers de Gilles-Etienne Lecours, le tout premier emplacement formait un polygone irrégulier sommairement délimité par la ruelle des Fortifications, la rue McGill, le côté sud de la «grande» rue Saint-Jacques (qui s'arrêtait alors à la rue McGill) et le côté ouest de la rue Frobisher (aujourd'hui côté du Beaver Hall).

En 1816, la rue Frobisher fut transformée en voie publique et rebaptisée Sainte-Radegonde. En 1821, l'acquisition d'une parcelle de terrain appartenant à John C. Stebb permit de prolonger la rue Sainte-Radegonde au sud de la rue Craig (actuelle rue Saint-Antoine).

Le plus gros des acquisitions survint en 1841 quand la Ville expropria, des héritiers de Pierre Foretier, les terrains entre les rues Sainte-Radegonde et McGill, de part et d'autre de la rue Craig jusqu'à l'actuelle rue Viger.

En 1888, l'administration municipale acquit un terrain de George W. Stephens, en bordure nord de la rue Saint-Bonaventure (d'axe nord-ouest, cette rue débouchait sur la place, du côté ouest, un peu plus au nord que la rue Saint-Jacques), au pied de la rue Sainte-

Radegonde, et une minuscule lisière de terrain d'Alex McDonald, qui permit de donner un tracé parfaitement droit à la rue Sainte-Radegonde.

Enfin, la construction de la tour de la Bourse et de l'autoroute Bonaventure entraîna l'expropriation, entre 1960 et 1970, de nombreuses propriétés sises des côtés est et ouest du square. Sans tenir compte des routes qui le traversent, le square Victoria mesure approximativement 330 pieds entre l'avenue Viger et la rue Notre-Dame, 160 pieds en bordure de l'avenue Viger, et 100 pieds en bordure de la rue Notre-Dame.

Les différents aménagements

Le terrain initial fut aménagé en marché au foin dès qu'il eut été asséché et aplani.

Construite en 1815, la première pesée se trouvait au centre de la place, dans l'axe de la ruelle des Fortifications. Cette construction rudimentaire fut rapidement remplacée par un petit bâtiment qui abritait la pesée et une caserne de pompiers.

L'acquisition des terrains situés entre les rues Craig et des Jurés (ensuite connue sous le nom de rue Vitruve et d'avenue Viger), en 1841, permit d'agrandir le square et de déménager le marché au foin sur la partie nord (il y restera jusqu'en 1865), baptisée square Beaver à une date indéterminée. Une nouvelle pesée en brique fut alors construite en bordure de la rue des Jurés, et la partie sud fut aménagée en parc.

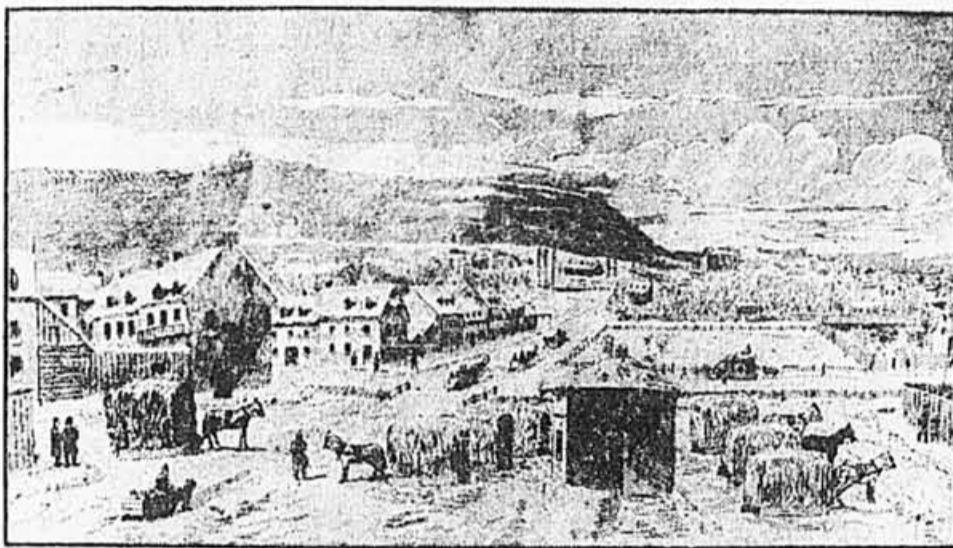
Le square fut rebaptisé Victoria le 3 décembre 1860 par le conseil municipal, qui salua le passage à Montréal du prince de Galles pour l'inauguration du pont Victoria, en donnant à ce square le nom de sa mère, la reine Victoria. Cette décision provoqua un profond déchirement au sein du conseil municipal, mais le changement fut néanmoins adopté le 3 octobre 1860 et entériné une semaine plus tard.

En 1872, on installa, près de la rue Saint-Jacques, une statue en bronze de la reine Victoria à l'époque de sa jeunesse, réalisée par le Britannique Marshall Wood au prix de \$3000. Cette statue fut dévoilée par Lord Dufferin, gouverneur général du Canada, le 21 novembre 1872. Une fontaine se trouvait au centre de la partie sud du square aménagée en jardin anglais, et une clôture le ceinturait. Les aménagements de la partie nord se limitaient à des arbres et des allées ombragées.

Le 11 décembre 1884, le conseil municipal décida de donner le nom de square Victoria aux rues qui le bordaient à l'ouest (ex-Frobisher, ex-Sainte-Radegonde) et à l'est (ex-rue Beaver, pour le tronçon sis au nord de la rue Craig).

En 1911, la statue fut déménagée au centre de la partie sud du square, à la place de la fontaine dont le bassin fut rempli, et l'asphalte remplaça la pelouse. À part la construction d'une vespasienne au cours des années 1930, le square Victoria subit peu de transformations de 1911 au début des années 1950, alors qu'on transforma toute la partie sud en terrain de stationnement municipal, avec parcomètres.

Les années 1960 furent celles qui laissèrent le plus de traces à cause de la construction de la tour de la Bourse, du métro et de l'autoroute Bonaventure. La construction du métro força le déménagement (en 1966) de la statue de la reine Victoria du côté nord de la rue Craig et occasionna le réaménagement de la partie sud après la construction d'une bouche de métro à l'angle nord-



En 1834, le marché au foin occupait toujours la partie sud de la place des Commissaires. PHOTO VILLE DE MONTREAL



Le square Victoria en 1869, donc avant l'érection de la statue de la reine Victoria. À l'extrême-gauche, on entrevoit un pan de mur de l'édifice Bonaventure, qui bloquait en partie la rue Sainte-Radegonde. PHOTO VILLE DE MONTREAL



Le square Victoria en 1905, entouré de nombreuses églises. La flèche à la gauche est cependant celle de l'édifice de la Young Men Christian Association. PHOTO VILLE DE MONTREAL

ouest des rues McGill et Saint-Jacques. Une autre bouche de métro fut aménagée à l'angle nord-ouest des rues McGill et Craig; elle est ornée de rampes et de lampes de style «Art nouveau» réalisées par l'architecte parisien Hector Guimard et offertes par la ville de Paris. Les dommages les plus regrettables furent causés par la construction de la voie diagonale qui relie la rue McGill à la côte du Beaver Hall, qui isola la partie nord-est du square, trop petite pour qu'on puisse l'aménager d'une manière significative.

Les derniers travaux survinrent en 1986 alors que Montréal décida, en privilégiant le béton bien sûr, de réaménager les deux parties du square Victoria, et de rebaptiser place du Commerce sa partie méridionale ornée d'une

fontaine, d'un monument commémorant le premier service religieux célébré à Montréal par l'Armée du salut, et d'un buste en aluminium de Jules Lasalle sur piédestal en granit noir élevé à la mémoire de Joseph-Xavier Perrault, fondateur de la Chambre de commerce de Montréal.

Les édifices périphériques

Situé à la jonction du Vieux-Montréal et du centre-ville ultra-moderne, le square Victoria a connu différentes «vocations» au cours de son histoire. Initialement bordé de maisons privées où se côtoyaient Canadiens-français et Canadiens-anglais, le square s'est retrouvé au cœur d'une forêt de clochers avant d'être entouré d'édifices à bureaux qui ont abrité des banques, des compagnies d'assurances, des compagnies de transport et des imprimeurs plus particulièrement.

Son caractère religieux n'a pas duré longtemps. En effet, des dix églises qu'on retrouvait à proximité (St. Andrews, Unitarian of Messiah, de Sion, First Baptist et American Presbyterian, rue Sainte-Radegonde; St. George et des Récollets, rue Notre-Dame; St. Paul, rue des Récollets; Baptist, rue Sainte-Hélène; et St. Patrick, rue de La Gauchetière) au milieu du XIX^e siècle, seule cette dernière existe encore aujourd'hui.

Les édifices qui bordent la place aujourd'hui datent de différentes époques. L'immeuble situé du côté nord, à l'angle de la côte du Beaver Hall fut construit en 1950 par la Banque Mercantile du Canada sur un emplacement précédemment occupé par un clos à bois, le manège et les écuries Victoria construits en 1859, puis l'édifice du marchand de vêtements James O'Brien and Co. érigé en 1884.

Cinq édifices occupent le côté est de la place, entre les rues Viger et Notre-Dame. L'édifice le plus au nord abrite la Banque Fédérale de développement et fut construit en 1949 pour la Banque du Canada. L'avaient précédé sur ce terrain le clos à bois Evans Brothers Co. et une série d'édifices de cinq étages construits en 1877. Les édifices les plus au sud du groupe furent démolis en 1935 et remplacés par un poste d'essence, puis éventuellement par la Banque du Canada. Les immeubles plus au nord furent démolis lors de la construction de l'autoroute Bonaventure.

L'édifice qui abrite depuis 1950 Power Corp. et le groupe CSL (Canada Steamship Lines) fut construit en deux temps. L'immeuble sis à l'angle de la rue Saint-Antoine fut érigé en 1873 par la S. Greenshield Son and Co. Deux ans plus tard, la McIntyre, French and Co. fit ériger un édifice adjacent au pre-

mier, et de même hauteur. Ces édifices qui n'en forment plus qu'un aujourd'hui furent précédés sur l'emplacement par la salle St. Patrick, construite en 1867 par John Redpath et Thomas D'Arcy McGee. Cette salle fut marquée par le destin. En février 1869, son toit s'écroula sous le poids de la neige, et à peine avait-il été reconstruit que la salle fut rasée par un incendie en octobre 1872.

L'emplacement sis entre la ruelle des Fortifications et la rue Saint-Jacques fut occupé par un manège et des écuries, puis l'église American Presbyterian (1826-1865) et enfin le premier magasin de la Henry Morgan and Co., démolie en 1908 après avoir servi d'entrepôt à la même compagnie à partir de 1891. L'édifice de la Banque de la Nouvelle-Écosse qui l'occupe aujourd'hui est lui aussi le résultat d'une fusion de deux immeubles: sur le terrain en bordure de la ruelle fut érigée la résidence de John Donegani, édifée vers 1840 sur un terrain acheté d'Amable Perrault. En 1902, le marchand de tissus König and Stuffmann fit ériger un édifice de sept étages. Cet édifice fut exhaussé de quatre étages, incorporé à son voisin du côté sud et rénové en 1950. Quant à l'immeuble sis à l'angle de la rue Saint-Jacques, il fut érigé en 1909 pour loger la Eastern Township Bank (qui le céda à la Banque de la Nouvelle-Écosse en 1920). Il fut lui aussi rénové en 1950.

Enfin, entre les rues Saint-Jacques et Notre-Dame, on retrouve la tour de la Banque Toronto-Dominion érigée en 1961. La Banque de Toronto (la fusion avec la Banque Dominion eut lieu en 1854) occupa l'emplacement depuis 1890. Son premier siège social de cinq étages fut construit en 1893, puis remplacé par un autre de dix étages dès 1917.

Du côté sud, notre attention porte sur deux édifices érigés sur un terrain ayant appartenu à Pascal Parsillé. Édifié en 1963 par le Crédit foncier franco-canadien, l'édifice sis au coin de la rue McGill a remplacé l'édifice Albert érigé en 1871 par les marchands de tissus George Winks and Co. Adjacent à cet immeuble du côté ouest se trouve l'édifice du Guardian Trust. L'ossature de ce bâtiment remonte à 1920, mais l'immeuble initial a été exhaussé de deux étages et a perdu sa belle façade néoclassique choisie par la Marcell Trust Co., à la manière des banques du XIX^e siècle.

Du côté ouest, aucune structure n'est antérieure à 1965. Parmi les édifices remarquables qui s'y trouvaient jadis, mentionnons du sud au nord, entre les rues Saint-Jacques et Saint-Antoine, l'édifice du Textile démolie en 1961, l'édifice Bonaventure (1860-1879), construit au beau milieu de la rue Sainte-Radegonde et l'édifice Mark Fisher and Sons (1911-1961), à l'angle de la rue Craig, tous remplacés par la tour de la Bourse. Entre les rues Saint-Antoine et Viger, on retrouvait l'édifice de la Young Men Christian Association, construit en 1873, transformé en bureaux en 1892, privé de sa remarquable flèche par un incendie en 1910, et réduit à un seul étage en 1918 avant d'être démolie vers 1955, ainsi que l'édifice Victoria (1911-1960) et l'édifice des imprimeurs, de la même époque que le précédent. Sensiblement à leur place, on retrouve la tour de ventilation de l'autoroute Ville-Marie, terminée en 1973.

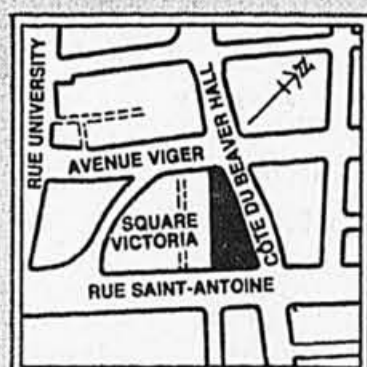
Quant aux édifices périphériques dignes de mention, soulignons les deux tours de 34 étages du complexe BNC-Bell Canada construit sur un emplacement jadis occupé par un édifice de General Electric érigé en 1932. Avant ce dernier édifice, le terrain était occupé par l'église de Sion construite en 1846 et la First Baptist Church construite en 1831. Et plus au nord encore, entre les rues de La Gauchetière et Belmont se trouve le siège social de Bell Canada, construit en 1929.

La lutte contre l'alcool

Un des points d'attrait du square disparut en 1946 quand une voiture de la police fut projetée contre la fontaine en pierre de la rue Craig à la suite d'une collision, fracassant la fontaine en quatre morceaux. Juxtaposée à un abreuvoir pour chevaux, cette fontaine centenaire avait connu son heure de gloire au cours des années 1850 alors que John Dougall, fondateur et éditeur du *Montreal Witness* avait décidé de s'attaquer au problème d'alcoolisme des marins et des fermiers. Dougall s'installait à la porte de la taverne de Joe Beef ou de toute autre buvette populaire, arrêtait ceux qui y pénétraient et les amenait avec lui prendre une bonne gorgée du «nectar de Dieu» à la «fontaine de la Santé» de la rue Craig avant d'aller «rafraîchir leur âme» à l'église de Sion. C'était certes un bon geste de Dougall, sauf que ces victimes devaient le suivre, de gré... ou de force!

SOURCES: Archives de la Ville de Montréal; documents divers — Choko, Marc. H., *Les grandes places publiques de Montréal*.

REPÈRES



Nom: square Victoria.
Métro: station Square-Victoria.

En 1933, l'automobile et l'asphalte avaient déjà envahi la place.

PHOTO THEQUE La Presse

La partie nord du square Victoria, où se trouve le monument déménagé en 1966, a conservé le même nom, tandis que la partie sud, dotée d'une fontaine, porte le nom de place du Commerce depuis 1986.

PHOTOS ARMAND TROTTER, La Presse

